

## TROISIÈME PARTIE

### **1. *La bourse des dames – Les grandes entreprises de M. PONTO – Craintes exagérées d'une invasion américaine par le tube transatlantique jeté entre Brest et Panama.***

Tout à fait réussie d'un bout à l'autre, la Révolution de 1953 ! Les vacances décennales, si agréablement commencées, se sont terminées de la même façon ; le banquet patriotique imaginé par M. Ponto pour achever de manger les économies du précédent gouvernement, a eu lieu le même jour et à la même heure par toute la France. Les élections se sont bien passées; suivant l'usage, les anciens députés sont entrés au Sénat, – la Chambre des vétérans – et les nouveaux députés ont pris possession de leurs sièges à la Chambre.

M. Ponto, on s'en souvient, s'était présenté dans le XXXIII<sup>e</sup> arrondissement comme candidat des intérêts masculins, contre Mme Ponto, candidate du grand parti féminin. Ainsi qu'il s'y attendait, M. Ponto a été outrageusement battu ; Mme Ponto l'a emporté de haute lutte avec onze mille voix de majorité. N'importe, M. Ponto a fait son devoir ; devant le flot envahissant des prétentions féminines, il a planté courageusement le drapeau des revendications masculines, et il s'en remet à l'avenir pour apporter le triomphe à la cause des opprimés.

Le candidat malheureux est revenu à ses chères études, à ses grands travaux financiers. Il a pris Hélène pour secrétaire. La jeune fille vient de quitter le journalisme : nous avons déjà laissé entrevoir que le rédacteur en chef de *l'Époque*, M. Hector Piquefol, n'était pas tout à fait enchanté de sa collaboratrice à la suite d'une polémique avec un journal féminin de Marseille, mécontent de la façon un peu froide avec laquelle Hélène a parlé des hauts faits et de la prestance de la commandante des volontaires marseillaises, la rédactrice de ce journal a envoyé ses témoins à *l'Époque* pour demander raison de cette froideur. Hélène ne s'est pas montrée à la hauteur de sa situation de journaliste parisienne, et, au jour et à l'heure convenus pour vider la querelle, son adversaire et les témoins l'ont vainement attendue !

Une dépêche téléphonique de Piquefol apprit à Hélène que sa démission de collaboratrice était acceptée.

« Encore une carrière manquée », dit M. Ponto en apprenant la nouvelle ; voici une jeune personne qui me donne bien des tracas ! .. Allons, je vais tâcher d'en faire une financière ! »

Et M. Ponto s'efforce d'initier sa pupille aux questions de chiffres et de lui faire prendre goût aux grands problèmes économiques de l'équilibre entre la production et la consommation, de la liberté des échanges et de l'assiette définitive des budgets, toutes matières extrêmement attrayantes, et débordant d'une haute poésie pratique.

Hélène profitera-t-elle des leçons de M. Ponto ? Des aptitudes jusqu'ici latentes se développeront-elles tout à coup ! autre problème ! Pour le moment, tout ce que la jeune fille sait faire, c'est d'accompagner M. Ponto à la Bourse et de se promener sous les

arcades avec un portefeuille noir sous le bras ; tout ce qu'elle a compris, c'est que le 2 pour 100 n'est pas tout à fait le 2 1/2 et qu'il existe une certaine différence entre des actions et des obligations. Le reste viendra sans doute avec le temps.

La Bourse, fermée pendant les vacances décennales, est d'une animation excessive depuis sa réouverture. La spéculation, inactive pendant trois mois, s'est remise à l'œuvre avec une ardeur fiévreuse ; il y a chaque jour au moins six émissions d'actions de sociétés nouvelles. Les journaux financiers appellent cela sortir de l'engourdissement.

Paris regorge de visiteurs. Le bois de Fontainebleau n'a jamais été si brillant ; sur les boulevards, des flots de curieux se succèdent sans relâche, attirés tant par le désir d'admirer les belles ruines de la guerre civile que pour prendre leur part des dernières journées de la Révolution et pour assister aux émouvantes séances de la Chambre nouvelle.

Le premier acte de la Chambre, où siège maintenant une imposante minorité féminine, a été de créer un certain nombre de charges nouvelles d'agentes de change pour mettre à égalité le parquet masculin et le parquet féminin. Une vingtaine de maisons de la rue Vivienne seront expropriées pour faire place à un second temple identiquement pareil au premier. Au lieu de la simple salle en bois et fer accrochée à la colonnade et de l'étroite corbeille, les agentes de change et les spéculatrices auront enfin un palais et une corbeille dignes d'elles !



En attendant, les dames sont forcées de se contenter de leur corbeille provisoire ; la petite salle est pleine à éclater, les agentes de change s'agitent bruyamment ; on crie beaucoup, autant qu'à la Bourse d'à côté, mais sur un ton plus aigu ; les banquières, les commises, les boursicotières et les tripoteuses se bousculent, glapissent des offres et des demandes, crient des ordres ou des cours. C'est un spectacle des plus intéressants; sans doute les philosophes arriérés des siècles derniers, qui professaient de si ridicules idées sur le rôle social de la femme, auraient reculé d'horreur à cette vue ; mais les penseurs du XXe siècle se félicitent de voir la femme, si longtemps retardataire sur le chemin du progrès, prendre souci maintenant des choses sérieuses et pratiques.

Hélène aperçoit de temps en temps sa cousine Barbe, très sérieusement occupée à défendre contre les tentatives des baissiers la très importante affaire du tunnel sous-marin transatlantique, une création de la maison Ponto, attaquée assez déloyalement par un syndicat de spéculateurs. M. Ponto lutte de son côté, Hélène se rend utile en portant les communications du banquier à sa lieutenant. Le soir elle assiste, comme secrétaire de M. Ponto, aux séances du conseil d'administration du tunnel transatlantique. M. Ponto est admirable dans ces séances. Avec l'énergie d'un père, il défend son tunnel, démasque les batteries des ennemis et fait voter par le conseil les mesures qu'il juge nécessaires.

« Oui, Messieurs, dit-il un jour que les actions du tunnel ont perdu 250 francs dans une seule séance, il faut le reconnaître, le grand danger pour l'Europe, c'est l'Amérique : les adversaires de notre tunnel ont touché juste, notre vieille Europe est fortement menacée par la jeune et remuante Amérique. Les trois cents millions d'hommes du Nord-Amérique et les deux cents millions du Sud commencent à se trouver à l'étroit sur leur continent, et ils regardent vers l'Europe d'une manière qui doit singulièrement préoccuper nos gouvernants, j'en conviens ! mais je prétends que notre tunnel n'ajoute en rien au danger: les inquiétudes que les adversaires de notre entreprise sèment dans le public ne reposent sur aucune base sérieuse. Je prétends qu'une invasion américaine par le tunnel est chose matériellement impossible, et je soutiens que jamais un général américain ne pourrait songer, sans folie, à se risquer dans l'immense tube de fer que nous avons jeté de Brest à Panama, avec tant de peines et au prix de tant de sacrifices d'argent.

- Parfaitement, dit un membre du conseil; mais on n'en a pas moins jeté l'alarme dans le public, et voici nos actions descendues de 7,850 fr. 50 à 6,112 francs en huit jours !
- Je vais faire écrire une brochure et ouvrir une campagne dans la presse pour montrer le ridicule des craintes répandues dans le public. Je propose au conseil de lancer hardiment une émission de cent mille obligations nouvelles, dont le produit sera destiné à porter les moyens de défense du tunnel au comble de la perfection, pour couper court désormais à tous bruits fâcheux sur la sécurité de notre entreprise !
- Quels moyens de défense ? demanda un membre du conseil.
- Vous allez voir ! D'ailleurs le tunnel pur et simple de quinze mètres de diamètre, qui court au fond de la mer de Brest à Panama, ne me suffisait plus ; dès le

lendemain de l'inauguration, il y a onze ans, j'ai songé à le transformer... Les attaques dont notre œuvre est aujourd'hui l'objet me fournissent l'occasion d'appliquer mes idées d'embellissement et de transformation en les faisant tourner au profit de la défense. Voici mon plan : juste à moitié de notre tunnel, à l'endroit où il s'infléchit vers le Sud, dans les bas-fonds au nord-ouest des Açores, je sectionne le tunnel et j'établis au fond de la mer une large voûte de cinq cents mètres de diamètre coulée sur des blocs de granit, éclairée par une rangée d'arcades à vitres de cristal ; au centre de mon anneau de cinq cents mètres, je construis un fort susceptible de contenir une garnison de cinquante hommes sous la direction d'électriciens et d'ingénieurs... c'est assez pour couper au besoin le tunnel en cinq minutes ou pour déterminer, au moyen d'une simple fissure, l'invasion par les eaux de toute la partie américaine du tunnel... Voici pour la défense ! Pour l'embellissement, j'élève autour du fort un village et des hôtels sous-marins, avec une belle promenade circulaire le long des arcades vitrées, ce qui nous constitue un aquarium supérieurement monté, puisque c'est l'Océan lui-même qui nous sert de fond ! Naturellement je construis un casino, et j'installe une roulette... L'aquarium nous amène les savants et la roulette les gens du monde.

- Excellent ! firent quelques membres du conseil.
- Pour plus de sûreté, je construis à six lieues en avant de Brest un autre fort, relié au premier par un fil électrique, et je sème quelques torpilles par-ci, par-là... Voici, je pense, qui répondra victorieusement aux craintes exagérées des adversaires du tunnel. Sécurité absolue, plus d'invasion possible... du moins par le tunnel, car, nous pourrions le dire à nos ennemis, est-ce que notre tunnel existait lorsque les Américains sont venus fonder leurs premières colonies européennes ?... Est-ce par le tunnel transatlantique que la grande république mormone de Salt-Lake City, composée des anciens États d'Utah, Colorado, Arizona, etc., a envoyé ses légions de prédicateurs catéchiser l'Angleterre et la convertir au mormonisme ? Non, le grand mouvement a commencé bien avant notre tunnel : il y a quarante ans que l'empire allemand, entraîné par ses sujets, a émigré de l'autre côté de l'eau et qu'avec la partie non mormone des anciens États-Unis, il a fondé l'Allemagne américaine, capitale New-York, avec la Deutschland d'Europe pour colonie, comme le Brésil a le Portugal pour colonie européenne. J'espère vous avoir convaincus, Messieurs, et je vous propose de voter une émission de cent mille actions nouvelles pour les travaux de défense et la construction de notre ville sous-marine ! »

Toutes les mains se levèrent, l'émission était votée à l'unanimité. Huit jours après, les projets de M. Ponto exposés au public, étudiés par les ingénieurs et discutés par la presse, faisaient monter les Tubes transatlantiques à 11,742 francs 50 au comptant et 13,000 francs à terme.

Quant à M. Ponto, il pensait à autre chose déjà.

## **2. *Changements politiques – L'argent empereur des temps modernes – Achat de l'Italie et sa transformation en parc européen – Le royaume de Judée reconstitué par Salomon II.***

Salut, argent ! empereur des temps modernes, salut !

Les destinées des peuples se brassent maintenant à la Bourse et dans les cabinets des gros banquiers ; cela vaut mieux après tout que les boudoirs suspects des favorites ou les chancelleries retorses, antres galants ou diplomatiques où tant de fois on a découpé les nations comme des parts de galette.

La puissance de Sa Radieuse Majesté l'Argent éclatait surtout d'une façon superbe à certains jours, lorsque, dans le cabinet de M. Ponto, se réunissait un syndicat formé des six plus gros banquiers parisiens. Ces jours-là, Hélène, de plus en plus secrétaire de son tuteur, qui cherchait à développer en elle les goûts sérieux et pratiques, sentait sa tête éclater sous les formidables chiffres jetés à chaque instant dans la conversation.

Le million semblait la véritable unité monétaire de ces messieurs ; on parlait de 500, de 800, de 1200, de 1500 sans ajouter le mot million après, absolument comme s'il se fût agi de 500 malheureux petits francs, Quand il s'agissait de mesquines affaires au-dessous de 200 millions, les banquiers ni daignaient pas s'en occuper et laissaient ce soin à leurs commis.

L'affaire la plus importante, traitée par le syndicat était la fameuse création du *Parc européen*, une colossale entreprise issue du cerveau sans cesse bouillonnant de M. Ponto. Cette affaire, M. Ponto, tout milliardaire qu'il fût, n'avait pu l'entreprendre à lui tout seul, le *Grand syndicat* était né de cette nécessité d'associer quelques gros capitaux à l'entreprise.

Les études préliminaires et les négociations avaient pris six années. Maintenant tout était prêt et l'affaire allait entrer dans la période d'activité. Dans une grande séance du syndicat, M. Ponto, président-fondateur de la société d'exploitation du *Parc européen*, acheva de poser les bases de l'entreprise. – Étaient présents à cette mémorable séance (nous copions le compte rendu publié par les journaux) les membres du syndicat, plus Me Rollot, notaire à Paris, chargé de pouvoirs de S. M. Humberto III, ancien roi d'Italie, propriétaire à Monaco ; M. le marquis Foscarelli, ambassadeur de la République italienne de la nouvelle Rome (Montevideo, Amérique du Sud) ;

M. Hector Piquefol, rédacteur en chef de *l'Époque*, et quelques autres journalistes des deux mondes convoqués par le chef de publicité de l'entreprise.

« Messieurs, dit M. Ponto sans préambule, j'ai le plaisir de vous annoncer que le *Parc européen* est fait ; tous les traités sont conclus, tous les actes de cession signés et enregistrés. - L'Italie tout entière, des Alpes au cap Passaro, au sud de la Sicile, appartient à la société. (Bravo ! bravo !) Tout est acheté, les derniers propriétaires qui se refusaient à nous vendre leurs terres et leurs maisons sous différents prétextes ont enfin cédé à l'appât de fortes primes et les derniers contrats ont été signés cette semaine à Palerme, à Trapani, à Reggio de Calabre et autres localités. – Le notaire de S. M. Humberto III, Me Rollot, vient de me remettre l'acceptation de son client ; Sa Majesté nous cède, sans aucune espèce de conditions ou

restrictions, tous ses droits à la couronne d'Italie moyennant la somme de trois cents millions. Sa Majesté pourrait suivre ses sujets expropriés en Amérique, mais elle préfère vivre en simple particulier à Monaco. – Si le conseil approuve le traité, j'ai préparé un chèque que je vais remettre immédiatement à Me Rollot.

- Approuvé ! fit le conseil d'une voix.
- Maître Rollot, dit M. Ponto, voici un chèque de trois cents millions que vous pourrez faire toucher quand il vous plaira... Je continue... M. le marquis Foscarelli, ambassadeur de la République italienne de Montevideo, vient de me notifier une proposition de son gouvernement. Il était convenu que le paiement de deux milliards d'indemnité au gouvernement de la République italienne nouvellement installée en Amérique aurait lieu en deux termes après la constitution définitive de la Société du *Parc européen*. La nouvelle République, engagée dès son arrivée dans une guerre avec l'empire Argentin, son voisin, a besoin d'argent, pour suivre les opérations du siège de Buenos-Ayres... les sièges sont si coûteux !... Elle nous propose donc, par la voix de M. l'ambassadeur, d'avancer le paiement de l'indemnité moyennant un escompte de 5 pour 100... Comme l'économie qui va résulter de cette avance est assez considérable, je propose d'accéder à la proposition de M. l'ambassadeur.
- Mais nous n'avons pas de fonds disponibles, objecta un membre du conseil.
- Nous les aurons dans huit jours, le moment me semble venu de faire appel au public... notre grande émission est préparée...
- Oui, oui, très bien !
- Nous acceptons donc la proposition de M. l'ambassadeur ; dans huit jours, la République italienne touchera ses fonds, sauf l'escompte de cent millions. – Ces deux points réglés, reste l'affaire de la neutralisation du *Parc européen*. Je viens de recevoir une dépêche téléphonique de Rome et j'ai la satisfaction d'apprendre au conseil que le congrès réuni en cette ville vient de nous accorder la neutralisation que nous sollicitons ; pour plus de sûreté, j'ai tenu à payer cette neutralisation, mais je pense que le conseil ne regrettera pas les cinq cents millions consacrés à cette affaire. Tout est donc terminé, l'Italie appartient en toute propriété à la Société, les trois quarts des Italiens expropriés ont été transportés en Amérique à nos frais, et avec l'argent reçu, ils sont occupés en ce moment à se fonder une patrie sur les territoires de l'ancien Uruguay achetés par nous. Beau pays, air pur, sol fertile ; nous espérons que la nouvelle Italie prospérera. L'autre quart des Italiens a consenti à rester au pays natal pour animer ses splendides paysages... Les Italiens du *Parc européen* jouiront sous notre administration d'un bonheur sans mélange ; ils recevront des appointements.
- Mais... fit un banquier connu pour être un peu liardeur.
- Soyez tranquille, les recettes du *Parc européen* nous permettront d'agir avec grandeur ! Nous avons conservé tous les aubergistes, cuisiniers, commissionnaires, gondoliers et ciceroni de la Péninsule – et même, ceci est une

idée de moi, une troupe de quarante brigands pour la Calabre et la Sicile. – Le reste de la population s'occupera des travaux des champs sous la direction de nos agents et de l'entretien des curiosités ; les hommes guideront les étrangers, joueront de la mandoline ; les femmes danseront la tarentelle. Bien entendu, ils seront tous revêtus de costumes nationaux, ceci regarde le directeur de la partie artistique, qui veillera sans cesse à ce que tout soit chez nous pour le plaisir des yeux !



LE VINGTIÈME SIÈCLE.  
Le parc européen.  
Le golfe de Naples amélioré.

– Très bien ! Parfait !

– L'Italie, la vieille Italie d'autrefois, poussiéreuse et, j'ose le dire, très mal entretenue, voyait cependant des flots sans cesse renouvelés de touristes accourir chez elle de tous les coins du monde civilisé et ce, malgré sa détestable cuisine dont la mauvaise réputation était universelle. Que sera-ce, lorsque notre Italie à nous, transformée en *Parc européen*, aura reçu toutes les améliorations que nous méditons : villes nettoyées, ruines entretenues, curiosités améliorées, promenades créées, populations costumées ! etc., etc. Déjà le nombre des visiteurs a augmenté dans des proportions considérables, depuis le commencement des travaux, depuis la construction de nos premiers casinos, de nos hôtels, et surtout depuis notre premier envoi de douze cents chefs de cuisine sortant de l'École nationale de cuisine française. Des calculs rigoureux nous permettent de compter sur une moyenne de 500 000 visiteurs par année ; en portant le chiffre moyen de leurs dépenses à 5000 francs par tête, nous obtenons la somme de deux milliards cinq cents millions de revenu, plus un milliard pour le produit des terres ensemencées, des coupes de bois, des mines, carrières et pêcheries que nous continuerons à faire exploiter, ci : trois milliards et demi au budget des recettes. Le budget des dépenses ne s'élevant qu'à un milliard cinq cents millions pour frais d'exploitation et appointements des Italiens, la *Société du Parc européen* recueillera donc deux milliards de bénéfice par an ! Nous faisons appel à l'épargne publique par une émission d'un million d'actions de cinq mille

francs chacune, et nous promettons à nos actionnaires un dividende de 40 pour 100, susceptible d'une augmentation considérable lorsque tous les travaux seront exécutés !

- Bravo ! Bravo ! très bien ! succès colossal certain ! émission cinquante fois couverte en deux jours ! s'écrièrent les membres du conseil.
- Le Parc européen est appelé à une prospérité sans exemple ! dit un banquier; je propose au conseil de voter une adresse de remerciements à M. Ponto, l'illustre financier, son fondateur ! ... le *Parc européen* est la plus belle pensée de sa carrière !
- Et moi, je propose, dit un autre membre, d'offrir à M. Ponto, pour lui et ses descendants, la couronne de l'Italie régénérée !
- Je suis touché, Messieurs; je suis ému... plus que je ne puis le dire, mais je n'accepte pas... je préfère mon titre de directeur-fondateur du Parc européen.
- Cependant M. de Rothschild a bien accepté la couronne du royaume de Judée.
- Ce n'est pas la même chose. En groupant les capitaux juifs, M. de Rothschild, S. M. Salomon II, a réussi à refaire le royaume de Judée ; il a reconstitué les douze tribus, rebâti Jérusalem avec un temple et une Bourse dignes de lui et de son peuple. Une merveilleuse et glorieuse renaissance du peuple juif va dater de son règne. Les Juifs le tiennent pour le vrai Messie... c'est un grand homme, Messieurs, que S. M. Salomon II...



- Eh bien ! et vous ? »

M. Ponto sourit avec modestie.

« Je ne parle pas de moi. N'oublions pas, Messieurs, que notre entreprise à nous est essentiellement européenne... ne la diminuons pas l. .. A propos de Salomon

II, la Bourse de Jérusalem, qui donne le ton à toutes les Bourses du globe, est très favorablement préparée pour notre émission ; mon ami le duc de Jéricho m'en a donné l'assurance.

- Que font aujourd'hui les consolidés juifs ? demanda un banquier.
- 908 75, répondit M. Ponto sans même consulter la cote, les bitumes du lac Asphaltite sont à 1,250, le Crédit foncier de Jérusalem à 1,817 35, les scieries du Liban à 1,784 47 1/2, les huiles d'olive à 1,672, et la Compagnie d'irrigation et de reboisement à 7,525...
- Et l'hôtel des *ventes universelles* ?
- Mauvaise affaire, le public ne donne pas, on ne veut plus vendre à Jérusalem, les actions sont à 137 50, et elles descendront encore, à moins que n'aboutisse enfin la transformation de l'*hôtel des ventes* en *docks* pour les marchandises achetées à travers le monde, centralisées à Jérusalem et réexpédiées partout suivant les demandes... Mais revenons à notre Parc européen ; l'émission dans huit jours, les derniers travaux poussés avec activité et l'inauguration solennelle dans trois mois...
- Vous pouvez compter sur le concours de la presse ! s'écria Hector PiquefoI.
- Messieurs, je vous convie à un grand banquet solennel au sommet du Vésuve. avec une éruption artificiellement obtenue au dessert ! »

### **3. *On demande des monarques milliardaires – La grande idée de M. Ponto sur la constitution de la France en société financière. – La ville sous-marine de Central-Tube.***

M. Ponto est extrêmement occupé. Deux colossales entreprises à faire marcher de front, la grande affaire du Parc européen et la non moins grande affaire du Tube transatlantique, plus les menues broutilles de la Banque à surveiller : mines, tubes, usines électriques, sociétés alimentaires, téléphonoscopes, etc., etc.

De midi à minuit et de minuit à midi, tous ses instants sont pris. La matinée se passe à écouter les rapports téléphoniques des sous-directeurs, chefs de service ou ingénieurs de Rome, Naples, Vésuve, Florence, Central-Tube, Panama, et à donner des ordres, à répondre aux demandes, à donner à tout, enfin, le coup d'œil et l'impulsion de la direction.

Hélène est là; sa mission consiste à écouter les rapports comme M. Ponto et à prendre des notes, soit pour les transmettre aux chefs de service de Paris, soit pour rappeler au besoin à M. Ponto quelque détail oublié.

L'après-midi est consacré à la Bourse et aux réunions de conseils ou de comités. Un dîner en famille, en écoutant les journaux téléphoniques du soir, une discussion avec Mme Ponto, une audition téléphonoscopique d'un acte d'opéra, donnent un peu de calme au cerveau de M. Ponto ; l'esprit reposé et [réparé, le banquier rentre dans son cabinet avec Hélène pour entendre les rapports du soir et prendre les notes nécessaires.

Ce n'est pas fini. Quand il fait nuit à Paris, il fait jour à San-Francisco, à Rio, à Pékin et ailleurs ; pendant que l'on dort à Paris, la Bourse est ouverte à Yédo ou Chicago, des événements politiques et financiers se produisent qu'il importe de connaître le plus vite possible ; de plus, à Central-Tube, au fond de l'Océan, où le jour et la nuit sont inconnus, où la même lumière crépusculaire baigne éternellement de ses teintes vertes les plaines sous-marines, ouvriers et ingénieurs, répartis en deux équipes, travaillent sans interruption ; en Italie, sur cinquante points différents, les employés du Parc européen continuent leur œuvre d'embellissement et de réparation à la lumière électrique. A toute heure. des dépêches arrivent. Le téléphone de chevet de M. Ponto est rarement muet pendant soixante minutes, et souvent les dépêches nécessitent des réponses ou des ordres urgents. Dans sa chambre à coucher, Hélène reçoit les mêmes dépêches ; son tuteur lui a recommandé d'écouter avec attention les communications du téléphone pour se tenir au courant de la marche des opérations au Parc et au Central-Tube. Les premières nuits, Hélène n'a pas dormi du tout, elle a écouté les dépêches, ensuite elle les a seulement entendues ; maintenant, malgré les recommandations de son tuteur, elle ne les écoute ni ne les entend, elle dort. Le téléphone a beau tinter à son oreille, cette musique la berce au lieu de la réveiller.

M. Ponto reçoit de onze heures à midi. Défilé rapide d'ingénieurs, d'inventeurs, de clients ou de solliciteurs ; affaires proposées, acceptées ou rejetées, tout est expédié rapidement. Le temps est un chèque en blanc signé par le DIRECTEUR GÉNÉRAL DIEU.

Sait-on combien d'années ou combien de jours on doit encore toucher à la banque de l'éternité ?

A grande vitesse ! telle est la devise des gens sérieux et pratiques.

Et il faut voir comme M. Ponto a vite expédié les gens à propositions oiseuses, comme il sait s'en débarrasser électriquement. L'ambassadeur de tel petit État que nous ne voulons pas nommer put s'en apercevoir un jour qu'il venait pour la sixième fois proposer à M. Ponto le trône de son pays.

« Vous êtes trop aimable, monsieur le duc, répondit M. Ponto ; encore une fois, je ne songe pas à me retirer des affaires.

- Réfléchissez, c'est une véritable occasion, fit l'ambassadeur en insistant : un vieux trône, illustré par tant de rois héroïques, par tant de reines majestueuses, quelquefois un peu légères, mais si souverainement belles !... mille années de gloire !... un pays charmant !... l'amour d'un peuple... Vous n'avez qu'un mot à dire et les députations vous apportent la couronne... vous fondez une dynastie ! Les temps nouveaux sont venus: après les dynasties féodales des hommes de guerre, les dynasties d'hommes de finance.
  
- Gardez votre couronne, s'écria M. Ponto ; j'en ai déjà refusé d'autres ! Si vous désirez une dynastie de rois financiers, c'est parce que vos finances sont horriblement obérées, je le sais très bien... Votre pays n'a plus le sou, ses soixante-douze emprunts en cent ans ont ruiné son crédit, et vous ne seriez pas fâchés de redorer votre trône comme on redore son blason, par une mésalliance... Plus tard, quand je quitterai les affaires, peut-être me donnerai-je cette petite satisfaction, une petite couronne ou une présidence de république; mais, pour le moment, non ! »

L'ambassadeur déconfit prit son chapeau et déclara qu'il allait proposer la couronne à un membre de la famille Rothschild.

« Patriote avant tout, je me dois à mon pays, dit M. Ponto à Hélène; avant de songer à faire le bonheur d'un pays étranger, je pense à la France L .. j'ai une idée ..

En effet, M. Ponto devait avoir une idée, car Hélène le voyait depuis quelque temps, lorsque le Central-Tube ou le Parc européen lui en laissaient le loisir, réfléchir longuement la tête dans les mains, ou couvrir des feuilles de papier de légions de chiffres accumulés les uns sur les autres dans un désordre fantastique.

M. Ponto ne s'expliqua pas davantage, et il continua les jours suivants à jeter des chiffres sur son papier; il Y avait tant de, zéros à la suite les uns des autres que la secrétaire intime Hélène, qui montrait toujours presque aussi peu de goût pour l'arithmétique, en avait des éblouissements ! Et M. Ponto s'entourait de volumes de statistique, de mémoires sur l'assiette de l'impôt en France, de rapports sur les contributions .directes et indirectes, de budgets anciens et nouveaux, etc., etc.

Que pouvait être l'idée de M. Ponto ?

Un beau jour, Hélène le sut enfin. Après déjeuner, M. Ponto ramassa tous ses papiers couverts de chiffres ; il dit à Hélène de prendre son chapeau et son portefeuille et de le

suivre.

- « Au palais du gouvernement ! dit-il au mécanicien en montant en aérocab avec Hélène ; nous allons voir le président de la République, ajouta-t-il en s'adressant à sa secrétaire, il s'agit de ma grande affaire.
- Du Tube transatlantique ou du Parc européen ?
- D'une plus grosse affaire que cela ! »

L'aérocab fut en quinze minutes au palais du gouvernement. Hélène reconnut de loin le vaste édifice qu'elle avait habité pendant vingt-quatre heures comme prisonnière de guerre au début de la dernière révolution. Il n'y avait rien de changé, la façade avait été seulement reblanchie; une immense inscription en lettres tricolores la paraphait du haut en bas : *Vive le nouveau gouvernement !!!* C'était un bataillon de peintres en bâtiments, entré un des premiers dans la place, qui avait tenu à barioler les murailles de cette déclaration d'amour.

M. Ponto n'eut qu'à faire passer sa carte pour être introduit.

Un officier brillamment chamarré le fit conduire dans la salle du conseil et partit prévenir le président du conseil des ministres de l'arrivée du puissant banquier.

« Voici, ma chère Hélène, dit M. Ponto, où se décident les destinées de la France, voici la table du conseil, avec les fauteuils des ministres; ces deux fauteuils un peu plus élevés que les autres sont les fauteuils du président du conseil et du président de la Chambre... Et voici M. le président de la République. »

Hélène se tourna rapidement.

« Je ne l'avais pas vu », dit-elle.

M. Ponto frappa sur le président qui rendit un son creux.

« Voilà notre nouveau président, dit M. Ponto ; notre dernière révolution marquera dans l'histoire, elle s'est signalée par un nouveau progrès ! jusqu'aux dernières vacances décennales, le président de la République était tantôt le président de la Chambre et tantôt le président du conseil des ministres; de là, rivalités, intrigues, lutte sourde qui pouvait dégénérer un jour en lutte ouverte et déranger l'ordre de nos institutions si bien réglées, provoquer des révolutions intempestives; en un mot nous jeter dans l'abîme. Un mécanicien de génie nous a sauvés. Regardez-moi ce président ! Jamais il n'intriguera, lui; jamais ce premier magistrat ne deviendra un danger pour le pays !... Il est en bois, sévère, rigide, immuable ! Il règnera, mais ne gouvernera pas; le pouvoir restera aux mains des représentants de la nation ! Le premier acte de la Chambre nouvelle a été d'adopter le grand principe du gouvernement mécanique. La grande objection des monarchistes contre la forme républicaine était l'instabilité du pouvoir, eh bien ! avec ce président en bois, la République, c'est la stabilité !... L'inventeur, un mécanicien de génie, je le répète, il construit son automate en deux mois !

- Je suis contente de l'avoir vu, dit Hélène.
- Il est très réussi. Vous voyez la main qui tient la plume, elle est rigide ; on a beau la toucher, la secouer, elle ne bouge pas ! il y a un ressort secret... sécurité complète ! Le mécanisme est horriblement compliqué, il y a trois serrures et trois clefs. Le président du conseil des ministres a une clef, le président de la Chambre en a une autre et le président du Sénat ou Chambre des vétérans possède la troisième. Il faut au moins deux clefs pour faire marcher le mécanisme. En cas de conflit entre le président du conseil et celui de la Chambre, le président du Sénat est convoqué avec sa clef ; il se range d'un côté ou de l'autre et donne un tour à la serrure ; le mécanisme marche, et le président automate donne des signatures.

L'arrivée du président du conseil interrompt les explications de M. Ponto.

« Vos instants sont précieux, mon cher président, dit M. Ponto après les politesses d'usage, je sais que tout votre temps appartient à la France et si je viens aujourd'hui vous prendre une heure de ce temps précieux, c'est qu'il s'agit de la France.

- Ah ! Ah ! dit le président du conseil, il s'agit de la France ?
- Du bonheur de la France, monsieur le président !
- Notre devoir à nous, hommes d'État en qui elle a mis sa confiance, consiste à essayer de la rendre heureuse. A l'accomplissement de ce grand devoir nous consacrons nos forces, notre intelligence, notre cœur !... et j'ose me flatter que nous réussissons assez bien. La France est heureuse !
- Bonheur relatif, monsieur le président !
- Comment, vous seriez déjà de l'Opposition ?... voyons, les vacances décennales ont été agréables ?
- Charmantes, monsieur le président ! mais ça ne peut pas durer toujours. Je vous le dis, vous n'assurez à la France qu'un bonheur relatif et passager... un petit bonheur fugitif.
- Avez-vous mieux à lui offrir ?
- Parfaitement : et je viens apporter au président du conseil, à l'illustre homme d'État, au grand patriote, les moyens de réaliser dans notre patrie un idéal de bonheur absolument complet, un bonheur large, délicieux, immense et définitif ?
- Définitif ?
- Je donne le présent et j'assure l'avenir !
- Quels sont ces moyens ?

- Je vais vous exposer mon grand plan, la grande idée de ma vie ! C'est excessivement simple, comme tout ce qui est grand et beau... suivez-moi bien : Qu'est-ce que la France ?
- Je vais répondre comme au cours de géographie : c'est une république de l'Europe occidentale, baignée par l'Océan et la Méditerranée, bornée au nord par, etc., etc., et admirablement gouvernée par...
- Eh bien, je vais en faire une société en commandite avec tous les Français pour actionnaires ! Comprenez-vous ?
- Non !
- Comment ! vous n'embrassez pas d'un seul coup d'œil toute la beauté de mon idée et l'immensité des conséquences ?
- Je ne vois pas très bien...
- Je vais m'expliquer. Qu'est-ce que la France ? Pour moi, penseur, c'est une pure abstraction géographique et sentimentale, une simple nébulosité d'avant les temps scientifiques. Je veux faire sortir la France de cette forme abstraite de simple patrie et lui donner la forme concrète d'une grande Société financière, composée de tous les Français, pour l'exploitation du territoire compris dans les limites connues.
- Je commence à comprendre.
- Parbleu ! et tout à l'heure vous admirerez ! Ce que je viens de vous dire est l'idée, je vais passer aux explications. Tous les biens de l'État forment le fonds primitif de la Société ; improductifs jusqu'ici, il va sans dire que nous les faisons rapporter. Tous les Français sont actionnaires, sans autre versement de fonds qu'une certaine somme annuelle, contribution unique remplaçant les impôts, supprimés tous sans exception. Avec ces fonds, le gérant de la Société fait marcher tous les services ; il garantit la sécurité et la tranquillité. Pour intéresser tout le monde à la bonne tenue de la République, en même temps que pour organiser en grand l'exploitation de notre sol, nous lançons cinq millions d'obligations de mille francs dont nous plaçons une bonne partie à l'étranger, afin d'intéresser également nos voisins à la prospérité de l'affaire... Admirez-vous ?
- Il y a du bon et du mauvais ; j'ai besoin d'étudier avant de me prononcer. Les avantages financiers me paraissent douteux.
- Douteux ! vous ne comprenez pas que l'administration de la Société, se substituant aux innombrables administrations de l'État, va réaliser d'abord d'immenses économies en supprimant tous les rouages inutiles, tous les services si peu nécessaires et si coûteux... tout sera simplifié et centralisé.
- Mais où seront les bénéfices pour les actionnaires ?

- Où seront les bénéfiques ? mais je viens de vous le dire ; tous les Français, nos actionnaires, ne payeront qu'une petite contribution unique que nous réduirons le plus possible au fur et à mesure... tous les impôts sont abolis. Voyons, vous savez qu'actuellement, il n'y a rien de plus coûteux à entretenir qu'un gouvernement, il faut toujours payer. Pour un gouvernement ancien modèle, tous les citoyens sont des débiteurs à qui l'on fait rendre le plus possible, très brutalement et très impoliment, à grand renfort de percepteurs et d'huissiers. Je supprime tout cela. Dans mon gouvernement nouveau modèle, les citoyens sont des actionnaires et leur dividende, c'est l'économie qu'ils réalisent sur les frais du gouvernement...
- Vous supprimez les Chambres ?
- Rouages inutiles, puisqu'il n'y aura plus de politique.
- C'est impossible !
- Rouage inutile, puisqu'il n'y aura plus de gouvernement, mais des administrateurs !
- Monsieur Ponto, vous êtes un utopiste !
- Vous repoussez une combinaison qui assurerait à la France une prospérité inouïe... Réfléchissez: la France société financière, tous les Français actionnaires, chaque Français payant une simple petite somme. Actuellement le gouvernement coûte en moyenne ft chaque Français cinq cents francs, j'abaisserai la moyenne à soixante francs pour la première année. J'ai fait tous les calculs... en quinze ans je compte former un capital suffisant pour permettre à notre France de vivre de ses rentes. C'est donc l'administration, ou le gouvernement, comme vous voudrez, pour rien ! Je ne m'arrête pas là, le capital de la France grossit d'année en année par la capitalisation de bénéfiques sans cesse grossissants ; à partir de la vingt et unième année, non seulement je ne demande rien pour frais de gérance, mais encore je commence à distribuer des dividendes palpables aux Français nos actionnaires ! C'est assez superbe, ce me semble: chaque Français, au lieu de payer de lourdes contributions, s'en ira tous les six mois, au bureau de son canton, toucher sa part de bénéfiques !
- Utopie ! pure utopie ! s'écria le président du conseil.
- Parbleu, cela ne s'est pas encore vu, cela renverse toutes les idées reçues : un gouvernement qui ne coûte rien, un gouvernement qui rapporte !
- Monsieur Ponto, vous êtes un socialiste !
- Vous repoussez mon projet ? j'aurais dû m'y attendre ; les grandes idées ont toujours eu à combattre, pour se faire jour, les ennemis du mouvement et du progrès, les satisfaits, les égoïstes et les repus. Nous lutterons ! je vais présenter mon projet à la Chambre, ma femme est députée, elle le déposera elle-même...

- Vous supprimez la politique, la Chambre repoussera votre projet sans discussion par la question préalable !
- C'est vrai... j'ai contre moi l'égoïsme gouvernemental et parlementaire, mais il me reste l'avenir. Je vais écrire une brochure ! je ferai le bonheur de nos descendants malgré vous, et dans cinquante ans la France sera une raison sociale !
- Allons, cher monsieur Ponto, sans rancune... Comment, fit le président du conseil en frappant sur le président de la République, nous venons à peine d'installer notre président mécanique, et vous voulez déjà le renverser !
- Eh, mon Dieu, répondit M. Ponto, nous en aurions fait un gérant suprême mécanique, avec des sous-gérants. Je m'en remets à l'avenir ! »

M. Ponto et sa secrétaire remontèrent en aérocab.

« Ouf ! fit M. Ponto en s'asseyant sur les moelleux coussins, ma grande idée n'a pas eu de succès dans les sphères gouvernementales, j'ai besoin de distractions... Voyons, allons à Central-Tube voir où en sont nos travaux. Mécanicien, au tube de Brest ! »

Il était trois heures ; en vingt minutes, le tube transporta ses voyageurs à Brest, à l'embranchement du tube transatlantique. L'ingénieur de la ligne accourut au-devant de M. Ponto.

« Un train spécial pour Central-Tube tout de suite, dit M. Ponto, je suis pressé ! »

L'immense tube de fer du tunnel transatlantique sert d'enveloppe à deux autres tubes, un pour l'aller et un pour le retour, dans lesquels circulent les trains. Tous les quatre kilomètres, dans le grand tube, se trouvent un aérateur et un poste pour deux hommes chargés de veiller sur la ligne. Ces hommes jouissent d'une parfaite sinécure, car le tube est excellent, et jusqu'à présent on n'a eu que deux ou trois petites fissures à boucher dans un tunnel de 8,000 kilomètres.

« Il n'y a pas de danger? demanda Hélène en jetant un coup d'œil dans l'immense trou noir.

- Décidément, ma chère, vous n'êtes pas de votre temps. Dans une heure nous serons à Central-Tube. »

M. Ponto employa cette heure à causer des travaux avec l'ingénieur, ou à donner des ordres, par un fil téléphonique relié au wagon, à Central-Tube et à Paris.

Enfin, après une heure sept minutes de trajet, le train s'arrêta tout à coup. L'ingénieur ouvrit la portière.

« Où sommes-nous ? demanda Hélène.

- A onze cent dix-huit mètres au-dessous du niveau de la mer ! répondit l'ingénieur;

mais ne craignez rien, Mademoiselle, vous n'avez pas besoin de savoir nager. »

Le spectacle était étrange. Les voyageurs se trouvaient sous une immense cloche de fer, large de cinq cents mètres et haute de quarante. A la place du ciel, une voûte constellée de boules de lumière électrique et encore garnie d'échafaudages volants, sur lesquels travaillaient de véritables fourmilières d'ouvriers, 'battant le fer, rivant les plaques avec un tapage à épouvanter tous les poissons de l'Océan.



LE VINGTIÈME SIÈCLE. — A Central-Tube.

« Où en sommes-nous ? demanda M. Ponto à l'ingénieur en chef des travaux.

- Vous voyez, répondit celui-ci, en quelques semaines tout le gros œuvre a été fait ; je vous ai téléphoné tout à l'heure que nous allons commencer les premiers travaux du fort ; vous avez vu la gare de Central-Tube côté Europe, nous allons établir un tramway électrique pour le transbordement de Central-Tube-Europe à la gare Central-Tube-Amérique. Voici l'emplacement du fort avec les lignes tracées. Voici le grand casino en construction ; tous les morceaux nous arrivent des usines de la Compagnie, nos ouvriers n'ont plus qu'à monter. Cela va très vite, on fait un étage du palais par jour. Les parties en granit de notre fort nous arriveront la semaine prochaine, les tourelles de fer sont déjà livrées et boulonnées, nous les monterons tout d'une pièce . . . voyez le plan. »
- Très bien, dit M. Ponto ; et que renferment ces caisses sur lesquelles nous sommes assis ?
- Ce sont les torpilles, » répondit l'ingénieur.

Hélène se leva d'un bond.

« Faites-les semer dès demain aux endroits indiqués, dit M. Ponto; pas d'emmagasinement, ce n'est peut-être pas prudent. »

L'ingénieur conduisit ses visiteurs du côté américain de Central-Tube.

- « Voici que l'on commence à ouvrir la rangée d'arcades, dit-il; on pose les plaques de cristal, les volets de fer s'ouvrent en faisant jouer ce ressort. Ce sera très beau, voyez ! on a des perspectives dans les rochers du fond de l'eau.
- Superbes, ces paysages sous-marins ! s'écria M. Ponto ; ces lueurs glauques, ces traînées de lumières étranges, et ces trous noirs, ces antres mystérieux où s'agitent comme des tentacules de monstres inconnus, ces énormes blocs couverts d'une végétation presque animale; tout cela est d'une saveur ! c'est le roi des aquariums !
- Ça vaudra le voyage à Central-Tube. En ce moment, les poissons sont un peu effrayés, mais dans quelque temps ils viendront se cogner à nos vitres.
- Je suis satisfait. Il faut que les autres attractions de Central-Tube soient à la hauteur de celle-là.
- Nous avons découvert, à cinquante mètres du tube, un parc d'huîtres délicieuses. J'ai installé une drague qui nous en ramène des milliers de douzaines.
- Parfait ! Casino, roulette, restaurant, grand bassin pour parties de pêche, ascenseur montant à onze cents mètres, à l'îlot flotteur-indicateur, c'est déjà gentil; mais il faudrait trouver le moyen d'organiser des promenades et des chasses sous-marines hors de Central-Tube... Vous allez chercher à combiner un appareil donnant toute sécurité aux promeneurs.
- Excellente idée ! répondit l'ingénieur; c'est très facile; la semaine prochaine quand j'aurai installé mon fort, je m'en occuperai.
- Je suis très content. Vous ferez distribuer ce soir une bouteille de simili-champagne par homme ! »

Et M. Ponto, Hélène et l'ingénieur de Brest profitèrent de l'arrivée du train de Panama pour repartir pour la France.

« Ma chère enfant, dit un jour M. Ponto à sa pupille, nous avons parlé mariage hier à propos de Philippe qu'il faut songer à établir, cela m'a fait penser qu'il serait peut-être temps de m'occuper du vôtre.

- Pourquoi'? dit Hélène surprise.
- Ma chère enfant, je commence à désespérer... Vous ne parviendrez pas vous-même à vous créer une situation sociale. Vous n'avez pas de goût pour la finance, je le vois bien ; les chiffres ne sont pas votre affaire ; cette petite erreur de l'autre jour, 745 886 fr. 75, le prouve suffisamment. Nous allons donc vous chercher un mari avec une position toute faite... c'est mon devoir de tuteur ! »

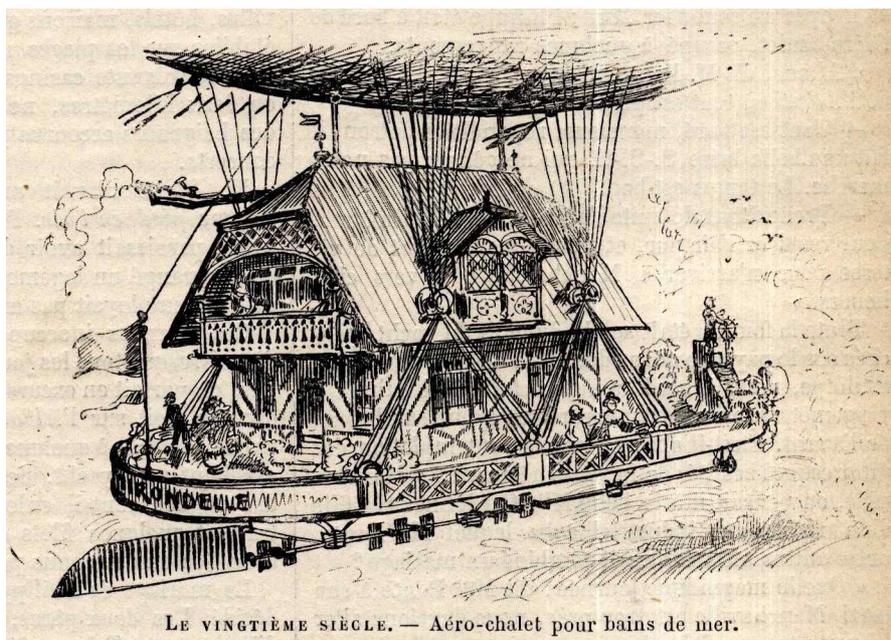
Un quart d'heure après, Hélène, malgré quelques timides protestations, était inscrite sur les registres d'une agence matrimoniale de tout premier ordre et honorée de la confiance des hautes classes de la société.

« Et dans trois mois la noce ! dit M. Ponto. Allons, vous n'allez pas avoir le temps de vous ennuyer. »

M. Ponto, son devoir de tuteur rempli, rentra chez lui plus tranquille et put s'occuper de ses préparatifs de villégiature. La Chambre venait de se mettre en vacances après une laborieuse session de quinze jours ; Mme Ponto, la députée du XXXIII<sup>e</sup> arrondissement, un peu fatiguée par ses travaux législatifs, avait besoin de repos. Toute la famille, sauf Barbe, partie pour diriger la succursale de New-York, devait donc s'en aller savourer pendant un mois ou deux les fortifiants effluves marins et puiser au sein bienveillant de la nature la force nécessaire pour reprendre, au retour, l'accablante vie de Paris.

Le banquier n'abandonnait pas pour cela la direction de sa maison ; tous les jours après déjeuner, il devait prendre le tube de Paris, donner quelques heures de l'après-midi à ses grandes entreprises et à la Bourse, et revenir ensuite dîner en famille à Mancheville. Enfin, les trente-huit toilettes de Mme Ponto et les quarante-deux costumes de Barnabette ayant été livrés par le grand couturier Mira, Mme Ponto se déclara prête à partir.

On pense bien que la famille Ponto ne devait pas s'en aller en villégiature par le tube, comme une famille de petits boutiquiers. M. Ponto avait son aéro-yacht, l'*Albatros*, un délicieux petit bâtiment aérien, véritable bonbonnière, meublé avec tous les raffinements de l'élégance et du confortable, et disposé pour recevoir une dizaine de personnes, outre les trois hommes de l'équipage.



Un matin donc, par un beau soleil d'août, l'aéro-yacht, ciré, frotté, peinturluré et pavoisé, arriva de la remise et vint toucher à l'embarcadère de l'hôtel Ponto. Il avait à sa

remorque un deuxième aérostat de plus grande dimension, un aéro-chalet de dix-huit mètres de long sur neuf mètres de large, construit dans le style des vieilles maisons normandes, modifié, bien entendu, suivant les nécessités de la navigation aérienne, avec façade à poutrelles, balcons, large toit et une belle plate-forme chargée de fleurs à l'avant.

Les hommes des deux équipages et les domestiques de l'hôtel passèrent la matinée à charger les bagages, engins de pêche, malles ou caisses à toilettes, et à les arrimer dans les chambres du grand aéro-chalet. A deux heures seulement, M. Ponto quitta son cabinet, où il venait d'avoir une dernière conférence téléphonique avec Central-Tube et avec les ingénieurs du Parc européen, auxquels le roi de Monaco, ennuyé de voir une concurrence à côté de chez lui, créait des difficultés.

La famille Ponto était déjà installée à bord de l'*Albatros*. Mme Ponto rangeait dans sa cabine les dossiers et les paquets de projets de loi qu'elle avait emportés pour occuper les loisirs forcés des jours de pluie, Barnabette esquissait sur la table du salon un projet de costume de bains qu'elle avait l'intention d'envoyer au couturier Mira; Philippe était à bord de l'aéro-chalet, occupé à quelques rangements.

« Allons, dit M. Ponto en montant sur la dunette de l'*Albatros*, tout est paré ?

- Tout est paré, monsieur, répondit le patron, il fait une belle brise S.-S.-E. qui ne gênera pas notre marche. Le temps est bon.
- Prenez tout de suite l'altitude de 1,500 mètres, pour respirer l'air pur, et marchons à quart de vitesse pour n'arriver à Mancheville que vers cinq heures.»

Toute la famille était sur la dunette du yacht, penchée sur le paysage qui se déroulait au-dessous d'elle ; Philippe, resté à bord de l'aéro-chalet qui suivait à vingt mètres son remorqueur, rêvait appuyé au balcon de l'avant. Était-il absorbé par la contemplation des pittoresques beautés de la route aérienne de Mancheville, ou pensait-il à la belle Mlle Cardonnaz, la fille d'un riche industriel avec lequel M. Ponto, entre autres affaires, avait combiné un mariage ?

« Quelle magnifique journée ! dit Mme Ponto à son mari, Mancheville est trop près, nous devrions aller faire un tour en Irlande.

- Nous irons un autre jour, répondit M. Ponto, n'oublions pas que la famille Cardonnaz nous attend à dîner ce soir. »

On aperçut la mer à quatre heures et demie, au delà des plaines normandes, par-dessus les maisons de Mancheville, alignées à perte de vue ; des aéro-yachts couraient des bordées au loin au-dessus des vagues ou s'amusaient à raser le flot en traînant quelques filets; quelques aéro-chalets planaient à des hauteurs diverses, isolément ou par groupes. Le tableau était splendide.

Comme on avait le temps, l'*Albatros* descendit à cinq cents mètres et se mit à louvoyer le long de la côte entre Caen et le Havre, le plus doucement possible, pour donner à ses passagers le temps d'admirer le paysage. Enfin, M. Ponto donna le signal, le patron mit le cap sur les aiguilles d'Étretat, que l'on apercevait à six lieues au nord.

La famille Ponto possédait une magnifique villa sur la crête des falaises d'Étretat, à l'endroit le plus pittoresque, sur une pointe de rochers découpée en plusieurs terrasses et communiquant avec la terre ferme par un pont d'une élégante architecture. L'*Albatros* déposa ses voyageurs à cinq heures précises au débarcadère de la villa. Pendant que les dames s'installaient, M. Ponto se mit en communication téléphonique avec ses bureaux de Paris et Philippe s'occupa d'ancrer l'aéra-yacht, ainsi que l'aéra-chalet qui devait servir de pavillon supplémentaire pour loger les amis en visite.

#### **4. Conséquences de cherté des loyers – Les aéro-chalets – Parties de pêche aériennes – Un mariage au téléphone.**

Mancheville était très animée. Tout était plein, villas, hôtels, maisons garnies ; les six mille cabines établies sur les plages ne désemplissaient pas, et le soir les soixante casinos, espacés de deux kilomètres en deux kilomètres, ne pouvaient contenir la foule des baigneurs accourus pour les bals, les jeux et les concerts.

M. Ponto n'avait amené son aéro-chalet que comme pied en l'air. Philippe, qui depuis quelque temps paraissait avoir du goût pour la solitude, s'y était arrangé un logement et y passait les journées qu'on n'employait pas en parties de plaisir.

Ces journées inoccupées étaient rares, il faut le dire. Presque tous les jours, quand on ne se baignait pas, on partait en excursion soit sur le yacht des Cardonnaz, soit sur l'*Albatros*, ou bien l'on allait en partie de pêche à quelques lieues au large. L'*Albatros*, excellent petit yacht, descendait jusque sur la crête des vagues dont il enlevait l'écume au passage et traînait quelques filets que l'on relevait pleins de crevettes ou de menus poissons.

Le mariage de Philippe avec Mlle Cardonnaz était décidé. Les deux pères, habitués à traiter ensemble d'immenses affaires, s'étaient rapidement entendus sur celle-là. Philippe cependant semblait froid ; il n'avait pas dit non, mais il n'avait pas dit oui, et il s'était contenté de laisser faire. Mlle Cardonnaz était pourtant charmante. C'était une des beautés de Mancheville, quartier d'Étretat. Les journaux de la plage ne tarissaient pas sur son élégance ; le *Galet illustré*, gazette du *high-life*, avait donné son portrait en costume de bain, en toilette de soirée, en costume de plage et en amazone fantaisiste montée sur un âne.

Mais il était écrit que cette affaire traitée ou plutôt brassée rapidement par les deux financiers entre une grandissime émission et le lancement d'une combinaison industrielle qui absorbait bien davantage leur esprit, ne marcherait pas tout à fait selon le programme arrêté.

Bien que Philippe ne fit pas d'objections, il semblait parfois songeur, et dans son esprit à lui naissait peu à peu une autre idée. Cette idée prit corps et devint assez forte pour triompher de toutes les hésitations, au grand dommage de la combinaison de M. Ponto père, La plage même de Mancheville à l'heure du bain, fut le théâtre où s'opéra ce changement à vue.

Philippe nageait assez bien. En s'avançant un peu hors de la grande foule des baigneurs, il rencontra Hélène qu'il voyait très peu depuis longtemps et sur le visage de qui, depuis que son tuteur lui avait parlé de l'agence matrimoniale, il avait pu constater une mélancolie de plus en plus marquée. Entre deux lames, Philippe se décida tout à coup. Il parla mariage soudain, probablement pas du mariage Cardonnaz, mais d'autres fiançailles, car Hélène rougit et faillit couler sous une vague par une soudaine défaillance.

La résolution de Philippe était prise. Le difficile était maintenant de décider son père à rompre l'affaire Cardonnaz pour en conclure une autre si désavantageuse. Qu'allait dire M. Ponto ? D'un côté les deux cents millions de dot de Mlle Cardonnaz, et de l'autre les

dix petits mille francs de rente d'Hélène ! Un esprit sérieux et pratique ne devait pas hésiter.

Philippe réfléchit. Il ne dirait rien à son père. Profitant de l'absence de M. Ponto, parti pour passer l'après-midi à Paris, Philippe fit part de sa résolution à sa mère et n'eut pas trop de peine à la mettre dans ses intérêts. D'ailleurs Mme Ponto était préoccupée, elle avait à rédiger un projet de manifeste des députées féminines de la Chambre. Le temps lui manquait pour discuter avec son fils ; en outre, elle n'aimait pas beaucoup la mère de Mlle Cardonnaz, qui l'avait sourdement combattue dans les comités du XXXIII<sup>e</sup> arrondissement, de sorte qu'elle fut enchantée d'être agréable à son fils et désagréable à Mme Cardonnaz.

Barnabette, camarade de collègue d'Hélène, entra aussi dans le parti de son frère et voulut immédiatement s'en aller embrasser sa future belle-sœur.

Philippe avait son plan.

En conséquence de ce plan, quelques jours après, un matin que M. Ponto était parti pour Paris, M. l'administrateur de l'agence matrimoniale centrale conduisit Hélène, vêtue de blanc, à la mairie de Mancheville, et se rencontrait dans la salle des mariages avec la famille Ponto, moins M. Ponto. Après les formalités d'usage, M. le maire de Mancheville se penchant vers le téléphone de la mairie, fit sonner le timbre et dit ces simples mots :

« Mettez-moi en communication avec M. Raphaël Ponto, rue de Chatou, à Paris. »

Une sonnerie annonça au bout d'une minute que la communication était établie.

- « Monsieur Raphaël Ponto, consentez-vous au mariage de M. Philippe Ponto avec...
- Tiens, reprit la voix de M. Ponto, c'est donc pour aujourd'hui ?... je suis si distrait que je l'avais oublié...
- Monsieur Raphaël Ponto, consentez-vous au...
- Oui ! répondit M. Ponto ; excusez-moi, je suis occupé, séance du conseil de Central-Tube. Dites à Mme Ponto que je serai à Mancheville pour le dîner. »

Philippe était le mari d'Hélène, son plan avait réussi.

On sait que les formalités autrefois exigées pour le mariage ont été bien simplifiées - trois jours de publications suffisent. Et même les parents peuvent donner leur consentement par le téléphone, ce qui est un avantage très apprécié à notre époque affairée et surmenée où l'on a si peu de temps à perdre en vaines formalités.

Comme la famille Ponto sortait de la mairie pour se rendre à l'église, on rencontra les Cardonnaz qui ouvrirent des yeux démesurés devant la robe blanche d'Hélène. M. Cardonnaz furieux rentra chez lui et téléphona rapidement à M. Ponto :

« J'aurais dû stipuler dédit... manque de parole abominable ! procédé inqualifiable ! »

M. Ponto ne comprit rien à cette dépêche; mais comme il était très occupé, il en remit l'explication au dîner.

On devine sa surprise lorsqu'en arrivant à sa villa de Mancheville, il aperçut Hélène revêtue de sa robe de mariée. Philippe, avec le plus grand sang-froid, lui présenta sa femme et le remercia d'avoir consenti, sans se faire prier, à faire son bonheur.

« Toujours aussi peu pratique ! dit-il tout bas à son fils ; puis, embrassant Hélène, le brave banquier ajouta. « Ouf ! je suis donc enfin débarrassé du souci de ma tutelle ! »

Ce mariage s'était fait si rapidement qu'Hélène en était encore à se demander si elle rêvait.

Étourdie de son bonheur, elle fermait parfois les yeux pendant le dîner de noces, pour tâcher de se remettre et de rendre le calme à son esprit. Quoi, c'était vrai... et définitif !... Elle ne rêvait pas ? Et demain on ne la reconduirait pas à l'agence matrimoniale ? Et M. Ponto, ce terrible tuteur, devenu son beau-père, ne lui parlerait plus de position sociale à trouver, de carrière à embrasser ?

Et toute sa vie de jeune bachelière depuis un an lui revenait: le retour du lycée de Plougadec, son stage d'avocate au Palais de Justice, son échec au Conservatoire politique, ses débuts, agrémentés de duels, dans le journalisme, sa candidature à l'Académie, ses marches et contre-marches à la suite des volontaires marseillaises pendant la dernière révolution, son entrée dans la finance et son erreur de 745,886 fr. 75...

## 5. *Voyages de noces – Monaco royaume de plaisance – Un ministre en tournée d'inspection stratégique et gastronomique.*

Philippe était ravi. Son père avait très bien pris les choses. Avant, il se fût opposé au mariage de son fils avec tous les arguments d'un homme sérieux et pratique ; le mariage fait, il l'accepta tranquillement. D'ailleurs il avait l'esprit très occupé, le Parc européen lui donnait suffisamment de soucis, sans compter les brochures et les articles de journaux. à faire écrire pour arriver à la diffusion de ses idées sur la transformation de la France en simple société financière montée par actions.

- « Tu ne feras jamais rien qu'un poète ! se contenta-t-il de dire à son fils ; le directeur de l'école des hautes études commerciales et financières me l'avait bien dit !
- Je ne ferai pas de vers, répondit Philippe.
- Un poète... en actions, ce qui est pire ! » dit M. Ponte.

M. l'administrateur de l'Agence *universelle*, qui était de la noce, fit à la fin du repas un petit speech aux nouveaux époux, speech dans lequel, en homme pratique, il parla surtout des conditions du voyage de noces, des hôtels où il fallait descendre et des prix qu'il fallait payer.

« Si vous voulez attendre huit jours, dit-il, l'agence va pouvoir organiser un grand voyage de noces ; Mancheville nous a été favorable, nous avons vingt-sept mariages conclus, ou sur le point de se conclure ; vous pourrez être une soixantaine de jeunes mariés, voyageant de compagnie, ce qui est très agréable et très économique ; un des administrateurs de l'agence vous accompagnera, retiendra les places dans les tubes, les chambres dans les hôtels à des conditions particulières, organisera les excursions dans les montagnes suisses, les promenades sur les lacs italiens, les ascensions, etc., etc.

- Je vous remercie, monsieur l'administrateur, répondit Philippe ; je regrette de ne pouvoir profiter de vos offres gracieuses, mon père nous prête son aéro-yacht ; et, pour notre voyage de noces, nous allons faire notre petit tour du monde... tranquillement, pas en huit jours comme les gens pressés, mais en nous arrêtant partout où l'idée nous en viendra, au sommet des montagnes ou dans les prairies couvertes de fleurs, en Touraine, dans la banlieue de Paris ou dans les plaines chinoises... partout où le voudra ma chère Hélène ! » ajouta-t-il tout bas à l'oreille de sa femme.

A dix heures du soir, par une de ces belles nuits d'août, tièdes et embaumées, l'aéro-yacht de M. Ponto, l'*Albatros*, illuminé et pavoisé, emportait les deux nouveaux époux dans un ciel d'un bleu sombre, sillonné d'étoiles filantes.

Quelle belle nuit pour un départ en voyage de noces ! La lune se levait à l'horizon ; la mer illuminée, elle aussi, par de larges phosphorescences, battait les roches d'Étretat et frangeait d'écume blanche toutes les découpures de la côte, pointes de roches, longues lignes de falaises et plages de sable jaune, garnies de maisons pointillées de lumières.

C'était féerique ! Hélène et Philippe, accoudés sur le bastingage, restèrent longtemps à contempler ce tableau avant de donner le signal du départ. Quand l'Albatros, dégageant ses amarres, monta doucement dans le ciel, le paysage s'élargit, les falaises normandes se développèrent, et l'éternelle chanson de la vague s'affaiblit, se changea en un murmure doux et lointain, puis cessa tout à fait. Le yacht voguait à huit cents mètres d'altitude, dans une atmosphère rafraîchie par une brise du nord-est ; les étoiles brillaient comme des escarboucles d'or et l'*Albatros*, fanaux allumés, étincelant comme elles, semblait une constellation en marche, se dirigeant vers la voie lactée, parmi le feu d'artifice silencieux des étoiles filantes éclatant en vives paraboles.

---

Au jour, Philippe apparut sur la dunette.

« Où sommes-nous ? demanda-t-il au mécanicien de quart.

- Monsieur, nous avons marché doucement, suivant les ordres, et toujours sud-sud-est... Nous devons être à la hauteur d'Avignon.
- Combien d'altitude ?
- Douze cents mètres, monsieur ! »

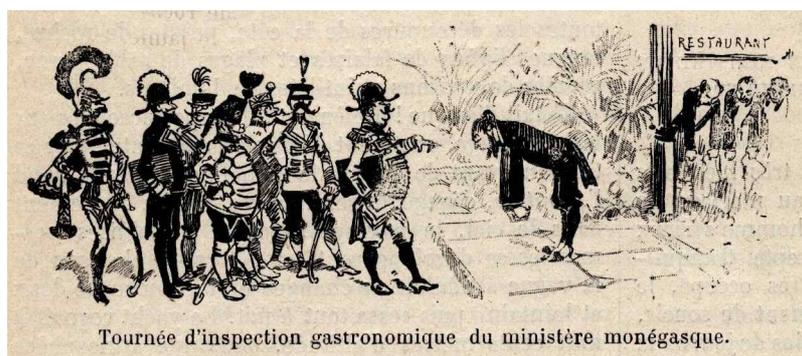
Le soleil se levait radieux et superbe derrière une accumulation de nuages violets et oranges, semblables à une prodigieuse et fantastique barrière d'énormes montagnes roulantes, élevée par des Titans pour s'opposer au retour de l'astre. Peu à peu des lignes d'or se faisaient jour à travers la barrière, perçaient les montagnes et dardaient par la fissure un long rayon triomphant ; des barres transversales s'allumaient sous les nuages et en changeaient brusquement la coloration. Sous l'aéro-yacht, les campagnes s'éclairaient aussi, les teintes sombres s'évanouissaient ; au milieu des plaines jaunes serpentait un long fleuve d'argent, c'était le Rhône. Au bout de quelques minutes, Philippe, avec sa lorgnette, aperçut au loin des tours dorées par le soleil, surgissant au milieu de la verdure.

« Bien, voici Avignon, dit-il au mécanicien ; mettez le cap sur le sud-est, nous allons déjeuner à Monaco. »

Il allait être huit heures lorsque l'aéro-yacht, passant par-dessus Nice, franchit les limites du royaume de Monaco, à quatre cents mètres au-dessus du poteau qui marque la frontière. Ce mot barbare de frontière est bien démodé ; la navigation aérienne a depuis longtemps supprimé les anciennes barrières qui n'entravaient que les expansions amicales et les rapports commerciaux en temps de paix, sans aucunement empêcher en temps de guerre les communications et les expansions à coups de canon. Tout est libre maintenant ; plus de douanes ni de douaniers. Un simple poteau servant de borne, et c'est tout. Naturellement, c'est la mort dans l'âme que les gouvernements ont dû renoncer aux douanes et aux droits d'entrée ; mais la contrebande par les voies aériennes étant trop facile, il a bien fallu se résigner à licencier les régiments de gabelous et de receveurs ; les gouvernements, qui ont tant d'imagination en matière de contributions, se sont consolés en inventant une ou deux douzaines d'impôts inédits pour remplacer les douanes.

L'*Albatros* mit le cap sur l'hôtel du Cercle de la navigation aérienne, à Monte-Carlo, où stationnent tous les yachts des visiteurs du royaume monégasque. Un appartement avait été retenu d'avance par Philippe ; le gérant de l'hôtel attendait les voyageurs au débarcadère aérien. Les deux jeunes mariés sautèrent sur la plate-forme et gagnèrent leur appartement par une série de balcons et d'escaliers suspendus, dominant toute la côte enchantée de Monte-Carlo.

Comme on leur servait à déjeuner dans leur appartement, Hélène et Philippe remarquèrent une certaine animation dans le restaurant de l'hôtel ; des aéronefs venaient d'amener une nombreuse et gaie société, dont les éclats de rire et les conversations joyeuses montaient jusqu'à la terrasse.



- « C'est le président du conseil des ministres qui vient déjeuner avec quelques amis en cabinet particulier, répondit le garçon à une interrogation de Philippe.
- Il paraît d'assez joyeuse humeur, » fit le jeune homme en regardant le balcon.

Un majordome, frappant à la porte, apportait une carte sur un plateau.

- « Son Excellence le comte Hercule Vascorelli, président du conseil ! lut Philippe avec étonnement.
- Son Excellence ayant appris l'arrivée de Votre Seigneurie, dit le majordome, prie Votre Seigneurie de lui faire l'honneur de déjeuner avec elle.
- Vous remercieriez Son Excellence, répondit Philippe ; mais je ne puis accepter; je passerai au palais pour présenter mes excuses dans la journée, »

Le majordome s'inclina et descendit.

Cinq minutes après, comme Philippe et sa jeune femme se mettaient à table, le majordome revint, précédant cette fois Son Excellence elle-même.

« Mille pardons, cher monsieur Ponto, dit le comte Hercule Vascorelli ; je n'ai pu résister au désir de serrer la main au fils du grand banquier Ponto ;... Je regrette que vous ne puissiez nous faire l'honneur de déjeuner avec nous... nous sommes en tournée d'inspection, tous les ministres et quelques amis.

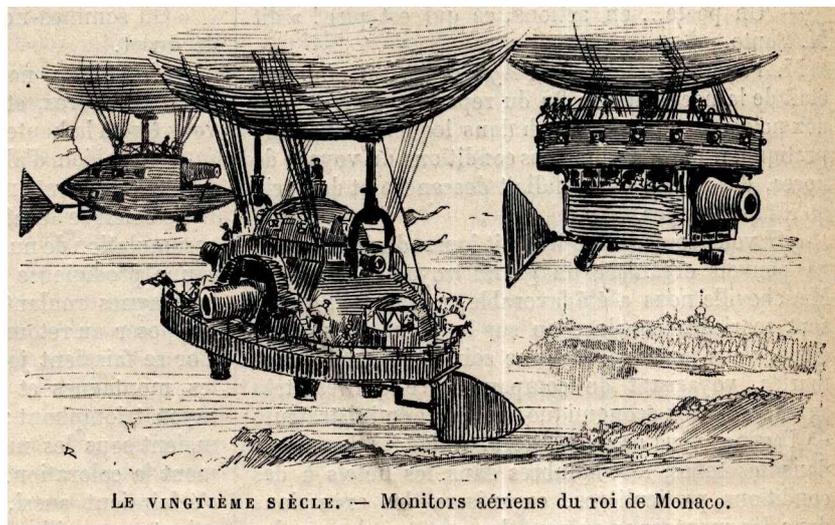
- En tournée d'inspection ? dit Philippe étonné.
- Stratégique et gastronomique ! répondit Son Excellence avec un large sourire; vous savez, nous sommes des ministres sérieux, nous, et nous ne nous en remettons pas à des subalternes pour l'expédition des affaires de l'État. Nous voyons tout par nos yeux et nous faisons tout par nous-mêmes ! Je suis accablé de besogne. En ce moment, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, nous inspectons nos petites forteresses et nous surveillons les hôtels, restaurants et pensions... il faut que la cuisine monégasque se maintienne à la hauteur où nous l'avons portée, il faut qu'elle justifie toujours sa réputation et que, sans cesse, elle progresse... Tous les jours, sans prévenir, nous allons déjeuner dans un hôtel ou restaurant quelconque... nous ne permettrions aucune défaillance culinaire ! ... ou gare les amendes !
- Très bien ! dit Philippe.

Le président du Conseil monégasque s'écria avec force :

- Il faut que Monaco reste le premier royaume de plaisance du monde.  
  
« Nous voulons défier toute concurrence et nous allons avoir une concurrence à côté de chez nous, avec le Parc européen de monsieur votre père.
- Comment, dit Philippe, vous craignez notre concurrence ?
- Nous ne la craignons pas, Monsieur; mais enfin nous avons le devoir de nous en préoccuper ! La Chambre monégasque s'en inquiète, Monsieur, et si vous avez suivi ses émouvants débats...
- Je ne les ai pas suivis, dit Philippe.
- C'est regrettable , Monsieur ! Mes collègues et moi, nous avons dépensé beaucoup d'éloquence... nous avons failli être renversés, Monsieur, à cause de la création de monsieur votre père. La Chambre des députés monégasques voit avec inquiétude se créer à côté de chez nous une concurrence qui peut devenir redoutable ! Il y a concurrence et concurrence : tant qu'il ne s'agira que de concurrence simple ; nous ne dirons rien ; mais si vous vous lanciez dans une concurrence déloyale, ce serait-un casus belli.  
  
« Je vous prierais de le répéter confidentiellement à monsieur votre père. Il a été question hier, en conseil des ministres, de vous envoyer une note dans ce sens.
- Voyons, Excellence, qu'appellez-vous concurrence déloyale ?
- J'appellerais concurrence déloyale l'établissement d'une roulette sur un point quelconque du Parc européen, en Italie ! concurrence déloyale, casus belli !
- Rassurez-vous, Excellence, je connais les intentions du conseil de gérance du Parc européen ; nous ne recourrons pas à la roulette pour attirer le public, nous nous

contenterons des beautés naturelles, de la splendeur des sites sérieusement améliorés, des vieux souvenirs, etc., etc.

- Beautés naturelles, souvenirs historiques, concurrence loyale, Monsieur, nous le reconnaissons ! alors point de casus belli ! J'en suis enchanté, nous lutterons à armes courtoises ! ... point de casus belli ! Je ne vous cacherai pas que l'opinion publique était, chez nous, assez vivement surexcitée contre vous... on parlait de vous déclarer la guerre et de prendre Gênes.
- Vraiment !
- Positivement ! Vous savez que notre escadre aérienne est formidable ! Nous avons acheté en Amérique des monitors aériens d'une force terrible. Si vous aviez établi la roulette à Gênes, nous vous bombardions ! Je suis enchanté de vos explications... Beautés naturelles ! Concurrence loyale ! nous serons concurrents, mais point ennemis ! Ouf ! je respire ! j'espère que vous viendrez dîner au palais ! »



## **6. *Changements politiques et géographiques – L'empire danubien – La nouvelle Stamboul – Grandeur et décadence du sultan – La vie mondaine à Constantinople.***

Philippe, après déjeuner, se hâta de téléphoner à la Compagnie du Parc européen un résumé de son entretien avec S. Exc. le président du conseil monégasque. « Affirme encore une fois à Son Excellence que nous n'aurons pas de roulette. Nous ferons une forte concurrence, mais sans roulette ! » répondit M. Ponto à son fils.

En se promenant dans les magnifiques allées de Monte-Carlo, Philippe entra au ministère de l'intérieur pour communiquer au ministre la dépêche de son père. Ce ministère occupait un vaste palais, splendide comme tous les palais du Royaume doré. Son Excellence, dans sa satisfaction, voulut absolument faire à Leurs Seigneuries M. et Mme Philippe Ponto, les honneurs du Palais national, un immense et féérique édifice, qui réunit les salles de la roulette et du trente et quarante, quatre salles des fêtes, deux salles de concert, une salle de spectacle, un restaurant modèle, un skating colossal et la Chambre des députés.

Son Excellence ne fit pas grâce d'une salle à ses hôtes, il poussa même la complaisance jusqu'à indiquer quelques bons numéros à la roulette, et Philippe, en trois minutes, perdit trente-huit mille francs.

En rentrant à l'hôtel, Philippe trouva sa table chargée d'invitations à des séries de dîners, de bals, de parties de pêche et de soirées officielles chez les grands personnages de la cour, chez les ministres et même chez Sa Majesté. Hélène fit le total des invitations, il y en avait au moins pour deux mois !

« Si nous nous sauvions ? dit-elle à Philippe.

- Envolons-nous ! » répondit le jeune homme. Et il écrivit une lettre d'excuses pour le grand maréchal du palais, ainsi qu'une circulaire pour remercier les grands personnages qui l'accablaient d'invitations.

Le lendemain, après quelques promenades sous les palmiers, Philippe donna le signal du départ et l'*Albatros* vola de nouveau.

On longeait doucement le bord de la mer à quatre cents mètres d'altitude, de façon à suivre dans tous leurs détails les magnifiques paysages de la Corniche. Au bout d'un quart d'heure on aperçut Menton étagé sur sa colline, au pied de hautes montagnes. Sur la droite de la ville, au-dessus d'une véritable forêt d'orangers, les voyageurs aperçurent, abritée dans un creux de la montagne, une sorte de ville aérienne composée d'une cinquantaine d'aéro-chalets.

« Qu'est-ce que cela ? » demanda Hélène.

Philippe consultait déjà ses cartes et ses collections de guides.

- « C'est une sorte d'hôpital flottant, répondit-il. Tous ces aéro-chalets sont habités par de pauvres malades, qui viennent sous le climat de Menton faire des cures d'air tiède et

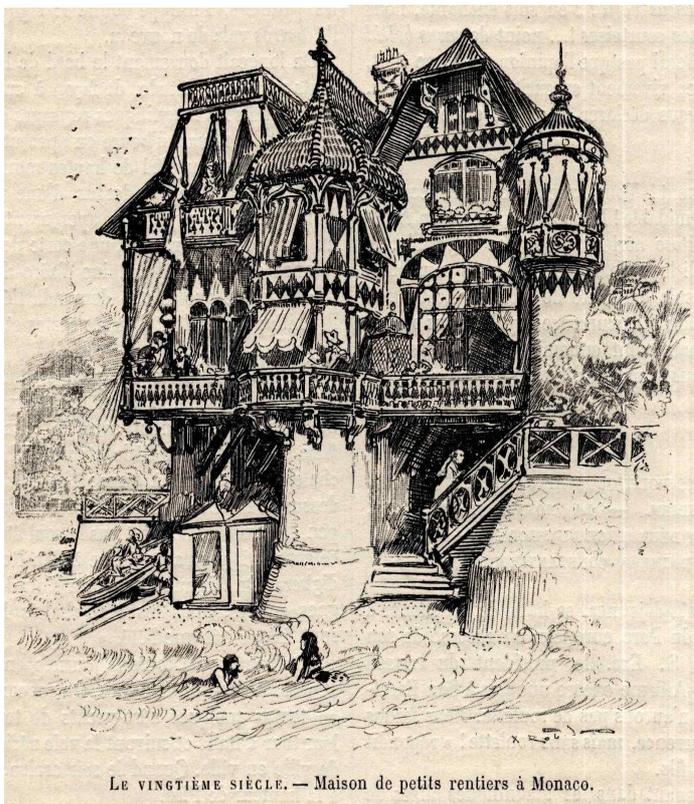
pur. L'hiver, les aéro-chalets descendent à terre ; l'été, ils s'élèvent au-dessus de la ville pour chercher dans la montagne un peu de douceur. Ce n'est pas le seul établissement de ce genre; il y en a un autre à San-Remo, un à Bordighera. On fait aussi des cures d'air dans les montagnes suisses, mais les aéro-chalets helvétiques ne sont fréquentés que l'été. »

L'*Albatros* vola toute la journée en vue des côtes et passa au-dessus de Gênes. On rencontrait de temps en temps quelques aéro-yachts de touristes faisant leur tour d'Italie et suivant la voie aérienne pour aller de ville en ville. Quand le soir arriva, on se trouvait à la hauteur de Pise.

« Nous ne descendrons pas à terre, dit Philippe, nous allons marcher toute la nuit de façon à nous trouver au lever du soleil à Naples; nous donnerons un coup d'œil aux travaux du Parc européen et nous filerons ensuite sur Constantinople... est-ce dit ?

– C'est dit ! » répondit Hélène.

Il faisait chaud à Naples: mais en s'élevant à huit cents mètres, l'*Albatros* rencontra une petite brise du nord qui rafraîchit ses passagers. Naples était en ébullition. Les lazzarones, payés quelques sous par jour par l'administration du Parc européen, pour continuer à figurer en costume national et sans rien faire, sur les dalles du port, chantaient les louanges de M. Ponto et chérissaient le banquier à l'égal de la Madone et de saint Janvier. Philippe, quand il descendit pour une heure à terre, dut garder le plus strict incognito, pour n'être pas porté en triomphe. Les ouvriers du Parc européen avaient bien travaillé ; il y avait des becs électriques et des bancs tout le long du golfe de Naples, du Pausilippe à Sorrente. La grotte du Chien avait été rendue plus méphitique, un tramway traîné par des ânes suivait toute la rive du golfe, un tube perçait la montagne de Sorrente à Almalfi; tous les soirs le temple de Pæstum était éclairé par la lumière électrique. Les derniers préparatifs s'achevaient pour l'inauguration solennelle du Parc ; le train des invités devait inaugurer toute l'Italie en huit jours, en commençant par Venise restaurée et remise à neuf, en continuant par Bologne, dont les tours avaient été plus penchées encore, Florence, Sienne, Rome, Naples, et en terminant par Pompéi, la ville romaine entièrement reconstruite sur le modèle original, et – ce qui était la grande attraction – repeuplée de Pompéiens habillés à l'antique, peuple, bourgeois, prêtres, soldats, gladiateurs, etc., etc., tous travaillant et vivant absolument comme leurs prédécesseurs de l'an 80.



M. Ponto comptait beaucoup sur sa Nouvelle-Pompéi et il pensait avec raison que le Parc européen n'aurait pas besoin de roulette pour attirer des flots de touristes.

Hélène et Philippe, sans attendre les fêtes, repartirent après quelques jours de promenades. L'*Albatros* prit le chemin des écoliers pour gagner Constantinople ; il mit le cap sur le nord-est, passa au-dessus de l'Adriatique, fit une petite pointe jusqu'à Venise, livrée aux restaurateurs du Parc européen, et assista au lancement du nouveau Bucentaure, sur lequel devait monter M. Ponto père, directeur. du Parc, l'héritier des doges et l'époux de l'Adriatique, pour aller jeter l'anneau des fiançailles aux vagues du Lido.

En une seule journée, l'aéro-yacht gagna les rives du Danube. Les paysages et les populations du grand empire danubien qui va des rivages dalmates aux bords de la mer Noire intéressèrent vivement les passagers de l'*Albatros*. Par malheur, hélas ! les costumes nationaux avaient disparu ; on rencontrait des Serbes en chapeau de soie, des Bosniaques en paletot, des Monténégrins habillés comme des notaires parisiens, avec deux poignards et quatre pistolets seulement à la ceinture, comme dernier vestige du costume national. Hélène se réveilla le lendemain en vue des féeriques paysages du Bosphore. Le soleil faisait resplendir les coupoles des mosquées, les hauts minarets et tous les kiosques enchâssés sur les deux rives dans la verdure des platanes et des cyprès.

Comme à Monaco, le yacht alla jeter l'ancre à l'hôtel du Cercle de la navigation aérienne, établi dans une situation splendide à la pointe du Sérail.

« La voici, la vraie concurrence à Monaco, dit Philippe quand il descendit à terre avec Hélène : la vieille ville des empereurs et des sultans est devenue la plus importante station balnéaire du monde entier... Voici, comme à Mancheville, les rangées de cabines des établissements de bains, voici les casinos où l'on danse tous les soirs; enfin, voici, là-haut sur la colline, à la place du vieux Sérail, un palais de la Roulette qui ne le cède en rien à celui d~ Monaco. »

- Et le sultan, où- habite-t-il ? demanda Hélène.
- Il occupe un petit palais, là-bas, du côté de Top-Hané, que les jeunes Turcs, avec un calembour irrespectueux, appellent Trop-Pané ! ... Ce pauvre sultan, je l'ai beaucoup connu, du temps où j'étais sous-syndic de sa faillite ; c'est un homme très aimable, mais il a des goûts trop dispendieux ; il se fait bâtir un palais sur la côte d'Asie... Il a son concordat, mais il ne faudrait pas recommencer les folies.
- Comment, il est si peu à son aise !
- Tout a été saisi par les créanciers, les revenus de l'État appartiennent encore pour soixante-six ans à la faillite ; le sultan aurait dû chercher un emploi pour vivre pendant ces soixante-six ans, si une société financière n'était venue lui proposer quelques petits millions, moyennant la permission d'établir une roulette et un casino comme à Monaco. Avec le fermage des jeux, le gouvernement vivote.
- Mais, où sont les Turcs ? demanda Hélène un peu après.
- Mais les voici : tous ces messieurs qui se promènent sur le quai, ces gens qui se

démènent là-bas sur les marches de la Bourse, ce sont des Turcs !

- De vrais Turcs ?
- Tout ce qu'il y a de plus Turcs ! Mahomet ne les reconnaîtrait peut-être pas, mais ce sont de vrais Turcs. Allons sur la plage; c'est l'heure du bain, nous allons voir toute la haute société de Constantinople devant le grand casino du High-Life. »

Hélène et son mari descendirent par de belles terrasses jusque sur la plage. Devant le Casino deux vastes tentes rondes abritaient une foule de dames et de messieurs, habillés selon les derniers décrets des couturiers parisiens. Les dames, languissamment étendues sur des chaises, lisaient ou s'éventaient doucement en causant avec des messieurs extrêmement élégants et distingués.

« Tout à fait comme à Mancheville ! dit Hélène. – Je reconnais quelques personnes, dit Philippe ; voici là-bas le pacha ou préfet de Scutari avec sa femme ; l'ancien ministre de la guerre avec sa femme et sa fille ;... ce jeune homme qui cause avec cette grosse dame, c'est le sous-préfet de Brousse, un ancien viveur qui s'est jeté dans l'administration... Cette jeune dame blonde, une Circassienne de la haute société, est rédactrice en chef d'un grand journal politique...

- Comment ! les femmes sont donc...
- Émancipées, tout à fait émancipées ... comme partout !

Le casino des bains donnait une grande fête le soir, on devait avoir concert et bal. Après une excursion au palais de la Roulette où l'on jouait avec fureur à tous les jeux connus, Philippe conduisit Hélène au bal du casino, la réunion était des plus brillantes. Comme devait le dire le lendemain le *Stamboul Figaro*, tout Constantinople était là ; les élégantes odalisques valsaient délicieusement et cotillaient avec verve.

Philippe continuait, pour l'instruction d'Hélène, à ouvrir des horizons nouveaux sur l'Orient moderne:

« Cette dame en jaune, assise là-bas avec ses trois filles, c'est la veuve d'un ancien ministre des finances mort dans la médiocrité ; les finances turques sont si bas ! ... Trois jeunes filles à marier, c'est beaucoup ! La pauvre dame ne manque pas une réunion mondaine pour trouver trois gendres ; malheureusement les célibataires se défient ! ... Ce monsieur en habit est un prince circassien, il a mis ses poignards et ses pistolets au vestiaire avec son par-dessus... Cette dame qui valse avec ce monsieur basané à nez crochu, – un Kurde, je crois, – c'est Mme Yusuf bey, dont le procès en séparation a fait beaucoup de bruit l'année dernière. Yusuf bey voulait la poignarder; c'est horrible, mais on lui a fait entendre raison et il s'est contenté de plaider. »

Lorsque le cotillon, conduit par le vicomte Mohammed Chakir de Médine, descendant direct d'une propre sœur du Prophète, fut bien en train, Philippe conduisit Hélène souper dans un cabaret à la mode.

« Prenons un caïque au lieu d'un aérocab, dit-il, et gagnons par eau la rive

asiatique; c'est là, du côté de Scutari, dans les anses où vient battre doucement le flot, que se trouvent les cabarets à la mode, avec leurs terrasses, leurs jardins ombragés de platanes, d'acacias et de pins parasols et leurs cabinets particuliers. Nous pouvons choisir, les restaurants fréquentés par la haute société sont nombreux. Il y a le *Cimeterre d'Or*, les *Trois Houris*, cuisine supérieure et cave de premier ordre, bien fournie en crus authentiques et non pas en vins chimiques des grandes usines comme les restaurants ordinaires; la *Tour de Léandre*, restaurant en pleine mer; la *Belle Odalisque*, bosquets superbes, etc.

Le caïque les emporta bientôt, mollement et rapidement, sur les eaux du Bosphore. La lune, glissant sous un rideau de nuages blancs, faisait miroiter la mer bleue et mettait une étincelle au sommet de chaque vague. Sur les deux rives, les hauteurs couvertes de palais et mosquées, les coupoles de Sainte-Sophie, de l'Ahmedieh, de la Solimanieh, hérissées de minarets, les tours, les bois de hauts cyprès, se détachaient sur le ciel clair en silhouettes d'un bleu plus sombre.

Sur le ciel même, le tramway aérien qui va de Galata à Scutari projetait des ombres bizarres. Des aéronefs illuminées, se succédant rapidement, suivaient le câble de fer jeté à cent vingt mètres de hauteur entre l'Europe et l'Asie. C'était la sortie des théâtres, l'heure à laquelle la circulation est grande entre les deux rives ; des aéroscaps nombreux et quelques caïques faisaient aussi la traversée. Au loin, les arches colossales qui soutiennent le tube de Téhéran-Calcutta se dessinaient vaguement sur un fond d'un bleu confus.

Philippe ayant opté pour le restaurant des *Trois Houris*, le caïque s'en fut aborder au fond d'une anse bien ombragée où les vagues venaient, avec un clapotis musical, battre des escaliers de marbre. Une nombreuse société se récréait sous les bosquets du jardin ou dans les cabinets particuliers suspendus au-dessus de la mer. On entendait des rires, des sons de piano et des explosions de champagne un peu partout. Un maître d'hôtel cérémonieux reçut les deux jeunes gens, les conduisit sur une terrasse d'où la vue s'étendait au loin et attendit les ordres.

Au-dessous, dans le restaurant, une voix jeune et fraîche commença joyeusement une chanson :

.. Ce militaire était sapeur  
Des janissaires de la garde ;  
Il était si beau, si farceur,  
Et si crâne sous la cocarde !

« C'est Mme Zaïda, dit en souriant le maître d'hôtel, vous savez, Effendi, Mme Zaïda, l'étoile du café-concert de la Corne d'Or... Elle soupe avec des camarades de la Corne d'Or, quelques amis du Mahomet-Club, le club le plus chic de Constantinople, par Allah ! »



## 7. *Les douceurs de la civilisation – Excursions sous-marines – L'île factice 124.*

Après quelques semaines de séjour à Constantinople, la première cité balnéaire du monde et la plus amusante, Philippe proposa, un beau matin, d'aller voir sa sœur Barbe établie à New-York où elle gérait la succursale de la banque Ponto.

C'était un grand voyage. Philippe avait l'intention de prendre le plus long chemin, de faire le grand tour par l'Asie, l'océan Pacifique et la traversée du continent américain. L'*Albatros* pouvait franchir ces quelques milliers de kilomètres en huit ou dix jours, en s'arrêtant à Téhéran, Kachgar, Chou-Pan-Baden, la ville de bains chinoise sur le lac Khou-Khou-Noor, Pékin, Yeddo et San- Francisco.

L'*Albatros* fit un voyage magnifique. Ses passagers assistèrent à l'ouverture des Chambres à Boukhara, ils s'arrêtèrent vingt-quatre heures sur le lac Khou-Khou-Noor et vingt-quatre heures à Pékin où les ruines laissées par la Commune de Pékin étaient visibles encore. Le Japon ne les intéressa pas beaucoup. Yeddo ressemblait trop à Paris. Les temples de Bouddha étaient remplacés par des usines, et les maisons de thé par des établissements de bouillon. Hélas ! où était le temps des Japonaises à robes multicolores, et des gentilshommes à trois sabres ! Envolé ! disparu avec toute la poésie et tout le pittoresque du pays ! Tous les Japonais ont des chapeaux de haute forme et des redingotes ; on en voit même, ô comble de l'horreur ! avec des blouses et des casquettes !



La traversée de l'océan Pacifique se fit dans les meilleures conditions. Philippe, très prudent, suivit, pour plus de sécurité, la route des navires, semée d'îlots factices à tous les degrés, au point de croisement des longitudes avec les latitudes.

On sait que les grandes compagnies maritimes associées ont établi sur les principales routes suivies par les navires des lignes d'îlots factices, échelonnés de vingt-cinq lieues en vingt-cinq lieues, solidement ancrés au sol quand le fond n'est pas trop bas et amarrés à un système de bouées immobiles, quand la trop grande profondeur empêche de mouiller des ancrés.

Sur ces îlots, les navires trouvent des dépôts de vivres, des magasins pour les réparations et, en cas de malheur, des maisons ou tout au moins des baraquements. Les services qu'ils ont rendus à la navigation depuis vingt ans sont immenses. Les compagnies espèrent arriver un jour à garnir toutes les mers de ces îles factices. Le jour où ce grand projet sera réalisé, les sinistres maritimes n'entraîneront plus de pertes d'hommes, puisque les naufragés seront toujours certains de trouver à moins de vingt-cinq lieues, dans n'importe quelle direction, un refuge assuré dans une île factice.

L'*Albatros* arriva sans le moindre accident ou incident en Amérique. Il traversa tout le continent en deux jours et débarqua ses passagers à l'hôtel de la banque Ponto dans la

trois cent quarante-huitième avenue à New-York. Barbe, prévenue par une dépêche, les attendait.

Barbe avait élaboré tout un programme de divertissements et d'excursions. Sachant que son frère et sa belle-sœur ne devaient pas rester longtemps en Amérique, elle s'était arrangée pour leur faire voir en peu de jours les principales curiosités du continent. Son programme ressemblait un peu à celui des agences de voyages. des *American-touristes*, qui font visiter de fond en comble l'Amérique en sept jours.

Le Niagara, les lacs, les grandes usines de boucherie-charcuterie-cordonnerie-sellerie, où le bœuf et le porc, entrés vivants à sept heures moins cinq, sont transformés à sept heures sonnantes en saucisses, côtelettes et tranches salées et fumées, en souliers, valises et harnais, – le Mississipi, les montagnes Rocheuses, les villes roulantes établies sur des rails et se transportant partout où le désirent les habitants, etc., etc.; toutes ces curiosités défilèrent sous les yeux un peu fatigués d'Hélène et de Philippe.

Barbe, quand elle eut tout fait admirer à sa belle-sœur, parla d'une grande excursion dans la République chinoise de l'ouest ; mais les passagers de l'*Albatros* avaient suffisamment vu le pays en passant ; ils avaient plané en aéro-yacht au-dessus de campagnes absolument semblables aux campagnes de la vraie Chine, semées de pagodes et de tours à quinze étages ; ils avaient vu San-Francisco et les autres villes devenues tout à fait pareilles aux villes chinoises, fouillis de maisons d'architecture bizarre, pèle-mêle de masures sales et de palais curieusement tarabiscotés.

« Nous allons repartir pour l'Europe, dit Philippe; nous avons mille choses à faire là-bas, une maison à installer, des meubles à acheter...

- Non, encore une promenade, une toute petite ! s'écria Barbe ; vous ne partirez pas avant d'avoir essayé mon yacht sous-marin, un joli bâtiment tout neuf que je me suis offert pour mes excursions du dimanche .. , nous n'irons pas loin, une simple promenade d'un jour ou deux au plus !
- Et une partie de pêche, c'est entendu, dit Philippe; mais après, nous partons ! »

En conséquence, Barbe délaissa encore le lendemain les affaires de la banque et conduisit ses hôtes à Long-Island où le navire était mouillé. Le yacht était un modèle nouveau, construit par un ingénieur de haut mérite ; il allait aussi bien à la surface des flots qu'au fond de la mer. Il suffisait, les panneaux du pont rabattus, d'une simple pression du mécanicien sur un piston, pour ouvrir les réservoirs, embarquer l'eau de mer et descendre sous les vagues. Là, le yacht était dans son véritable élément ; il évoluait avec la souplesse et la rapidité d'un poisson, marchait, virait, montait, descendait sur un signe du mécanicien, par le simple jeu d'une machine électrique très simple et très sûre.

Philippe avait déjà navigué sur de petits paquebots qui se transforment en navires sous-marins et se réfugient sous les flots par le gros temps; il trouva le yacht de Barbe très supérieur à ce que l'on avait fait jusqu'alors en ce genre et ne vit dans la promenade projetée aucune espèce de danger.

On devait rester deux jours et une nuit ; mais Hélène sembla prendre tant de plaisir à cette excursion au fond de la mer, qu'au lieu de remettre le cap sur New-York le

deuxième jour, on poussa encore en avant. Le yacht était délicieusement aménagé ; de la salle à manger-salon, placée à l'avant, les passagers ne perdaient aucun détail des paysages sous-marins traversés par le navire. De grands hublots, fermés de plaques de cristal, s'ouvraient latéralement à tribord et à bâbord, comme des verres de lanterne magique devant lesquels défilaient sans cesse des bandes de poissons effarés, des monstres marins à peine connus des naturalistes, hérissés, dentelés, effroyables, heurtant les appareils étranges qui leur servent de tête et faisant grincer leurs tentacules sur la surface glissante des plaques de cristal.

Des jets de lumière électrique fouillaient la mer en avant et sur les côtés, faisaient saillir soudain d'énormes blocs de roches déchiquetées se dressant avec tout le hérissément d'une végétation fantastique, éclairaient de vaste plaines couvertes d'une forêt mouvante d'algues enchevêtrées, tantôt minuscules comme de simples fils et tantôt gigantesques, étendant à perte de vue mille lianes entrelacées sous lesquelles filaient, remuaient et grouillaient des millions de créatures étranges, tout le fourmillement d'un monde formidable et inconnu !

On fit quelques bonnes parties de pêche. Le yacht était armé de quelques petites caronades électriques, placées sur les côtés et à l'avant. Quand un beau poisson passait à portée, un coup de canon lançait un harpon solide qui s'en allait se fiché dans les flancs du gibier. Le yacht ayant été donner au milieu d'une compagnie de requins, on extermina toute la bande.

Tout en chassant, le yacht sous-marin doubla les Bermudes et arriva dans les eaux chaudes de la mer des Antilles. Philippe alors parla de revenir.

« Revenir quand nous sommes si près du canal de Panama, sans avoir traversé le canal pour aller jeter un coup d'œil de l'autre côté sur le grand océan Pacifique ! s'écria Barbe, ce serait une impolitesse ; le plus grand océan du globe ne nous le pardonnerait pas.

- Allons, soit ; mais alors un simple coup d'œil, dit Philippe.
- Un simple regard et nous revenons ! Capitaine, dit Barbe au commandant du yacht, mettez le cap sur Panama !

Le yacht fila sur Panama, en ralentissant toutefois sa marche pour éviter tout danger d'abordage dans ces parages si fréquentés, où deux grands courants de circulation sont établis, l'un à la surface pour les navires ordinaires, l'autre en dessous pour les yachts ou les transports sous-marins, – le rez-de-chaussée et la cave, comme disent les matelots farceurs.

Le yacht vint toucher à Panama, aux bureaux du canal, où Barbe descendit ou plutôt monta pour correspondre téléphoniquement avec sa maison de New-York. Elle donna quelques ordres, régla quelques affaires ; les passagers rentrèrent à bord après une petite promenade et l'on s'en fut donner au grand océan Pacifique le simple coup d'œil de politesse convenu.

Il fallut s'avancer un peu pour donner ce coup d'œil, le yacht fit une pointe d'une cinquantaine de lieues en mer ; la visite de politesse était faite, on pouvait s'en retourner. Barbe en donna l'ordre au capitaine. Le yacht vira de bord.

Les passagers se mettaient à table pour le diner avec le capitaine.

« Nous allons voir un peu, dit Barbe gaiement, si le poisson du Pacifique vaut celui de l'Atlantique; voici un magnifique turbot que j'ai eu le plaisir de pêcher moi-même ; et... »

Elle n'acheva pas.

Une épouvantable détonation se produisit, le pont du yacht soulevé s'ouvrit comme un cratère et vomit un torrent de flammes et d'eau, les hublots et le plafond volèrent en éclats, la table, les convives, les caronades, les cloisons et le plancher, projetés en l'air avec une violence inouïe, percèrent la couche d'eau sous laquelle on naviguait et vinrent rouler à la surface au milieu d'un tourbillon d'écume.

Philippe, saignant et déchiré, mais vivant et sans avaries graves, se trouva au sommet d'une vague. Il s'accrocha machinalement à un débris du yacht et regarda autour de lui. A quelques brasses, le capitaine nageait péniblement d'une main en soutenant de l'autre, par les cheveux, Hélène et Barbe qui se débattaient ; Philippe poussa son épave vers le groupe et aida les deux femmes à s'y accrocher.

« Tenez ferme ! dit le capitaine, la carcasse du yacht flotte encore ; nous allons la rattraper. »

En effet, la carcasse du yacht, semblable à une grande boîte disloquée, se maintenait sur les flots; il ne s'agissait que de la rattraper, Philippe et le capitaine, nageant vigoureusement, se mirent en devoir de pousser leur épave sur laquelle Hélène soutenait Barbe évanouie.

Personne n'avait péri dans la catastrophe ; les trois matelots du yacht, plus ou moins endommagés, mais valides encore, avaient déjà regagné la carcasse du pauvre navire ; ils jetèrent des cordes aux autres naufragés et réussirent à les amener à eux. En ce moment, Barbe ouvrit les yeux.



« Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-elle.

- Une torpille ! répondit le capitaine, nous avons rencontré une torpille et le yacht a sauté... Pauvre yacht ! si coquet... si bon marcheur ;... une vraie flèche ! Cassé, fini maintenant ! et tout ça pour une méchante torpille !
- Mais qu'est-ce que cette torpille ? demanda Philippe...
- C'est une torpille oubliée, Monsieur; comme il y en a pas mal un peu partout... Ça vient des grandes guerres de 1910... c'est bien désagréable pour la navigation. En 1910, au moment du grand branle-bas, quand les Chinois, les Allemands, les

Américains du Sud et du Nord, les Anglais, les Européens et le reste se sont donné le grand coup de torchon général et universel, on a semé des torpilles de tous côtés le long des côtes, torpilles fixes et torpilles flottantes, de tous les calibres et de tous les systèmes... et on a oublié de relever celles qui n'avaient pas servi, et voilà comment, faute de soin, on fait sauter, à cinquante ans de distance, d'honnêtes marins qui ne pensaient guère aux torpilles et au branle-bas de 1910 !

- Et qu'allons-nous faire ? demanda Hélène.
- Naturellement nous n'allons pas rester ici. Je connais mon *Manuel du parfait naufragé*, nous allons faire un radeau et gagner la première île factice que nous rencontrerons. Tout à l'heure nous étions par le travers des îles Galapagos, nous devons trouver à une quinzaine de milles d'ici l'île factice 124 à l'intersection du 90° de latitude avec l'équateur.
- Capitaine, dit un matelot, j'ai trouvé la caisse aux phonographes et j'ai réussi à l'arrimer sur l'épave.
- Les six phonographes sont intacts ? demanda le capitaine.
- Oui, capitaine.
- Bon, très bon, les phonographes vont nous être très utiles.
- Qu'allez-vous faire de ces six phonographes ? demanda Hélène intriguée.
- Mais ce que font tous les naufragés : je vais leur confier la nouvelle de notre naufrage et les jeter à l'eau ;... cela remplace les bouteilles d'autrefois... c'est plus sûr ! »

Et le brave capitaine prit délicatement chaque phonographe et, mettant le récepteur contre ses lèvres, il prononça six fois le discours suivant :

- « La Comète, yacht sous-marin de plaisance – de New-York – capitaine Briscousse, Rencontré une torpille au nord-est fie l'archipel Galapagos. Sauté. Navire fracassé, Équipage. et passagers sauvés. Nous construisons radeau et allons faire voile vers l'île 124.

« BRISCOUSSE. »

17 septembre 1953.

« Maintenant, mes enfants, dit le capitaine après avoir lancé ses phonographes, fabriquons notre radeau. Nous avons justement un peu de brise, nous pourrons être demain matin à l'île 124. »

La plate-forme du yacht, séparée en deux morceaux par l'explosion, fut rapidement transformée en un radeau parfait; quelques espars mis bout à bout firent un mât passable, deux paires de draps devinrent une voile.

« Et des vivres ? » dit le capitaine.

Le cuisinier, plongeant dans les profondeurs du yacht, réussit à tirer quelques boîtes de conserves et deux pains à peine mouillés. Le capitaine fit plusieurs fois le tour de l'épave, soulevant les planches pour voir ce qui pouvait être resté dans la cale, malgré l'explosion et les efforts des vagues.

« Allons, il ne reste plus rien à emporter, dit-il ; nous avons des couvertures pour la nuit, des vivres et des armes; abandonnons la carcasse de la malheureuse Comète... Allons, matelots, hissez la grande voile et appareillons !»

Comme l'avait prédit le capitaine, si ferré sur le Manuel du parfait naufragé, le radeau, après une nuit d'une navigation tranquille, arriva le matin en vue du refuge.

« Terre à l'avant ! » cria le matelot en vigie au sommet du mât de fortune.

C'était l'île factice n° 124, mouillée par soixante-dix brasses de fond, juste au point où le 90° degré de latitude coupe l'équateur.

Comme la mer était très belle et très calme, les naufragés abordèrent avec la plus grande facilité.

L'île n° 124 était entièrement ronde ; elle mesurait trente mètres de diamètre seulement et portait tout simplement le strict nécessaire, une maison de carton-pâte à deux étages, un petit magasin et un sémaphore. Le reste de la superficie formait un jardin planté de quelques arbres et de légumes. C'était le modèle n° 2 ; les îles factices à numéros impairs sont plus importantes : elles ont cinquante mètres de diamètre et trois maisons. Le jardin n'a que deux pieds de terre, ce qui est suffisant sous les tropiques pour produire une belle végétation ; les salades et les légumes sont même trop souvent étouffés sous les pousses désordonnées de mille plantes dont les graines ont été apportées par le vent, de terres quelquefois très lointaines.

L'île 124 ne devait pas avoir reçu de visites depuis le passage du navire ravitailleur, qui va tous les six mois porter à chaque îlot sa provision de vivres ; la terrasse était un fouillis de plantes, d'arbustes et de fleurs formant berceau au-dessus de quelques légumes montés en graines ; les lianes grimpaient jusqu'au deuxième étage de la maison ; quelques jeunes cocotiers, l'arbre par excellence des îlots et des récifs océaniques, balançaient leur panache au souffle de la brise.

« Tout à fait l'apparence d'une île véritable ! s'écria Philippe en sabrant les lianes pour ouvrir un passage vers la maison à sa femme et à sa sœur; sans la balustrade qui en fait le tour, on s'y tromperait.

- Et le roulis ? dit le capitaine, vous oubliez le roulis !
- C'est vrai, notre île a un mouvement de roulis assez faible qui doit s'accentuer dans les gros temps, A part cela, elle me paraît être d'un séjour assez agréable... Un bon climat, un peu chaud, mais rafraîchi par l'air salubre de la mer, un jardin et une maison, c'est charmant !

- Tiens, un lézard ! s'écria Hélène.
- Un crabe ! s'écria Barbe, un rat ! une tortue !
- Et des oiseaux ! acheva Philippe, vous voyez que c'est un petit continent en miniature ! »

Une volée d'oiseaux venait de s'échapper des buissons sous les pas des voyageurs ; rouges, verts, jaunes ou bleus, superbes et fins, ils tourbillonnaient autour des naufragés sans marquer aucune crainte.

La nature avait pris possession de l'œuvre des hommes, l'île factice était conquise ; végétaux, animaux, oiseaux, insectes, reptiles s'y étaient installés ; l'île vivait, de cette vie intense des terres tropicales.

« C'est charmant ! s'écria Hélène, on pourrait s'y fixer et y passer tranquillement sa vie, loin de ces continents débordant de populations où l'on végète, étouffé dans la cohue des villes, dans les paysages de pierre de taille.

Et les vivres ? dit Je capitaine, voyons si le magasin est suffisamment pourvu de vivres. »

Les naufragés étaient à grand'peine parvenus jusqu'à la maison. La clef était à l'abri dans une boîte scellée dans le mur ; le capitaine la prit, débarrassa la serrure de la poussière et des lianes et ouvrit la porte.

« Bien, très bien, dit Philippe en parcourant les pièces de la maison, des hamacs, des couvertures, des chaises ; nous allons être très confortablement installés pour des naufragés... Voyons le magasin maintenant. »

Le capitaine y était déjà.

« La soute aux vivres n'est pas très bien garnie, fit le capitaine ; le magasin est ouvert, on dirait que des convives nous ont précédés. Voici des boîtes de conserves vides...

- D'autres naufragés, peut-être.
- Ou des filous !
- Allons, bon, tout à l'heure nous nous extasions sur le calme et la tranquillité de notre île déserte, et voilà qu'elle a ses filous !
- Il y a des filous partout, des rôdeurs de mer se sont introduits ici et nous ont bu notre vin ;... c'est très désagréable. Heureusement que l'on ne tardera sans doute pas à venir nous rapatrier. Nous allons hisser le pavillon rouge à la pointe de notre sémaphore et si nos phonographes ne sont pas recueillis en mer, le premier navire qui passera en vue nous prendra.

- A défaut de vin, avons-nous quelque autre liquide ? demanda Philippe un peu inquiet.
- Nous avons de l'eau à discrétion, voici notre cave, cette citerne abritée par la maison, mille litres d'eau douce assez bonne... Vous pouvez goûter.
- Nous sommes huit naufragés, nous avons vingt-cinq boîtes de bœuf conservé, dix boîtes de légumes secs et mille litres d'eau; il faudra faire durer cela le plus longtemps possible.
- Et la chasse ! s'écria le capitaine, la chasse dans notre domaine de trente mètres de longueur ! J'ai aperçu là-bas quelques jolies tortues qui figureront admirablement dans les potages !... De plus, notre continent me paraît habité par toute une tribu de crabes dont nous ferons de succulents déjeuners. Ensuite, nous avons la pêche ! Nous nous arrangerons pour ne pas mourir de faim !
- Quelle aventure ! gémit Barbe, et ma maison de banque ! Que vont faire mes commis pendant notre emprisonnement ici ?
- Des erreurs, naturellement ! répondit Philippe.
- Mais c'est que j'ai quelques grosses opérations en train. Voyons, capitaine, vous êtes sûr que notre îlot n'est pas relié au continent par le téléphone ?
- Non, Mademoiselle, pas un téléphone !... on a déjà parlé plusieurs fois d'en établir, mais c'est resté à l'état de projet.
- Tant pis, j'aurais été bien aise de communiquer avec la banque... enfin ! »

Et Barbe poussa un soupir.

Que dirait M. Ponto quand il apprendrait l'aventure ! Quoi, c'était elle, femme sérieuse et pratique, qui, sous prétexte de promenade, s'en était allée perdre son temps et son yacht dans ces parages dangereux !

« Allons, Mesdames, dit le capitaine, si vous voulez, nous allons nous livrer à une battue dans l'île pour capturer tous les crabes et toutes les tortues... Nous les rangerons dans le magasin pour les empêcher de fuir. »

### **8. *La tentative de vol de l'île 124 – Les îles madréporiques de l'Océanie – La plus grande idée du Xxe siècle – Construction d'une sixième partie du monde.***

Les naufragés habitaient depuis huit jours l'île factice n° 124. Un immense pavillon rouge flottait à la pointe du sémaphore pour signaler au loin leur présence ; mais nul navire n'avait encore passé en vue de l'île.

Malgré la monotonie de leur genre de vie, les naufragés ne s'ennuyaient pas encore ; ils

avaient tracé des allées dans leur jardin mouvant pour se promener à l'aise, et quand ils s'étaient bien promenés, ils rêvaient appuyés sur la balustrade, bercés par le léger roulis, en contemplant l'immensité bleue : la mer, spectacle toujours le même et toujours nouveau ; le ciel, champ de courses rempli par l'éternel et magnifique défilé des nuages voyageurs, découpés et nuancés de cent mille façons.

Au milieu de la huitième nuit, le capitaine Briscousse se réveilla en sursaut. Son hamac se balançait d'une façon anormale. Il resta un instant assis pour réfléchir.

« Ça remue bien ! s'écria-t-il tout à coup, du roulis, du vrai roulis ! Le temps était superbe hier soir, il n'y avait aucune menace dans l'atmosphère. . . qu'est-ce que ça veut dire ? »

Le capitaine s'habilla en toute hâte et courut à la fenêtre.

Le ciel était pur, la lune brillait de tout son éclat et illuminait au loin une mer très calme.

« Oh ! oh ! est-ce que... oui, du vrai roulis... parfaitement... nous marchons ! Sacrebleu ! est-ce que nous aurions perdu nos ancres !... c'est impossible... Allons voir ça ! »

Le capitaine descendit rapidement au rez-de-chaussée; il allait ouvrir la porte lorsqu'un clapotis le long de l'île, sur la droite de la maison, attira son attention. Il courut à une fenêtre et aperçut à peu de distance quelques longues pirogues manœuvrées chacune par une douzaine d'ombres noires.

« Tout le monde sur le pont ! cria le capitaine d'une voix tonnante, aux armes ! »

Les naufragés bondirent hors de leurs hamacs. Philippe et les matelots furent en une minute réunis au rez-de-chaussée.

Le capitaine distribua vivement des fusils et des sabres.

- « Qu'est-ce donc ? demanda Philippe, qu'est-ce qu'il y a ? On ne peut donc plus dormir dans notre île si gentille et si tranquille ?
- Il y a qu'on nous la vole, notre île ! répondit le capitaine.
- On nous la vole ?
- Oui ! tenez, regardez, voyez-vous ces pirogues ? sentez-vous le roulis ?
- Oui, eh bien ?
- Eh bien, nous sentons le roulis parce que nous marchons et nous marchons parce que ces pirogues nous remorquent.
- Nos ancres ?

- Perdues ! Allons, nous y sommes 't tout le monde est armé ? Bien, nous allons opérer une sortie. En avant ! »

Le capitaine ouvrit brusquement la porte et les naufragés se précipitèrent dans le jardin en poussant de grands cris. D'autres cris leur répondirent, des cris d'effroi plutôt que des cris de guerre, et à l'extrémité du jardin, deux ou trois ombres noires se jetèrent à la mer.

Les pagayeurs des pirogues s'étaient arrêtés tout à coup et paraissaient en proie à la plus vive surprise.

« Qui êtes-vous ? » cria le capitaine en faisant grincer la batterie de son fusil.

Pour toute réponse, les pagayeurs détachèrent rapidement le câble qui reliait leurs pirogues à l'île ; ils recueillirent les hommes qui s'étaient jetés à l'eau et se mirent à fuir avec vélocité.

A ce moment, Hélène et Barbe, effrayées, accouraient se joindre au groupe des naufragés.

« Ne craignez rien, dit le capitaine, les voleurs sont partis. Ce sont des indigènes des îles Galapagos, probablement... ils ne nous savaient pas dans l'île et notre seule apparition les a fait fuir. Ce n'est pas la première fois que des sauvages ou des écumeurs de mer volent des îles et les emmènent dans des endroits inconnus, pour s'y goberger à l'aise dans de jolies petites maisons dont on peut faire à l'occasion des petites forteresses flottantes.

- Alors, le danger est passé ? demanda Barbe.
- Le danger d'être volé, oui, mais nous sommes en présence d'autres dangers... Nous marchons, l'île n° 124 a quitté sa place ; quand on viendra pour nous rapatrier, on ne nous trouvera plus ! »

Barbe pâlit.

« Et ma maison de New-York ! S'écria-t-elle.

- Bah ! dit Philippe, c'est tant mieux si nous marchons. Nous allons nous rapatrier nous-mêmes, nous allons tâcher de gagner un port.
- Ces îles rondes ne sont pas facilement dirigeables, répondit le capitaine ; nous dérivons, nous irons où le flot voudra bien nous mener. »

Philippe et le capitaine passèrent le reste de la nuit dans le jardin pour empêcher tout retour offensif des voleurs ; mais rien ne vint les troubler dans leur faction. Vers le matin le roulis s'accroît, une brise un peu forte secoua l'île et fit claquer le sémaphore. Les naufragés semblaient disposés à prendre assez gaiement leur nouvelle aventure, sauf Barbe qui se désolait de ne pouvoir correspondre avec sa maison de banque.

« J'ai une opération sur le tube de Panama, disait-elle ; dix milles actions achetées

à 12 745,50 ; elles étaient à 14 890 à mon départ, il y a un syndicat qui veut les pousser à 15000 ; je devais vendre à mon retour. Si la baisse survient, j'aurai une forte différence à payer ! »

A midi, quand le capitaine Briscousse fit le point, il trouva que l'île flottante avait dérivé d'une vingtaine de lieues dans le sud-ouest.

« Nous n'allons pas du côté du Panama ? demanda Barbe anxieuse.

- Au contraire, Mademoiselle, nous marchons vers les îles polynésiennes ! répondit le capitaine Briscousse ; le courant nous emporte par là, mais il est possible qu'une brise contraire nous ramène.
- Que peut la brise sur nous ?
- La maison fait l'office de voile ; si le vent venait à nous être favorable, nous pourrions fabriquer une vraie voile pour notre mât de pavillon. »

Cependant un des phonographes jetés à la mer par le capitaine Briscousse aussitôt après le naufrage avait été recueilli à quelque distance de Panama. Aussitôt une corvette électrique était partie à la recherche des naufragés. On connaissait leur adresse, le capitaine ayant annoncé qu'il allait chercher refuge sur l'île factice 124.

La corvette arriva à l'intersection du longitude 90 avec l'équateur, juste le lendemain du jour où l'île avait failli être volée. Le commandant de la corvette se frotta les yeux, fit et refit le point, fouilla tous les côtés de l'horizon avec sa lorgnette, sans découvrir l'île 124. En vain la corvette courut des bordées de l'est à l'ouest entre les îles 125 et 123 et du nord au sud entre les îles 92 et 148, elle ne put découvrir aucune trace de l'île envolée.

De leur côté les passagers de l'île 124, dans leur promenade à travers l'océan Pacifique, interrogeaient à tout instant l'horizon avec l'espoir d'apercevoir une voile ; mais la solitude la plus complète continuait à les envelopper; nul navire ne paraissait.

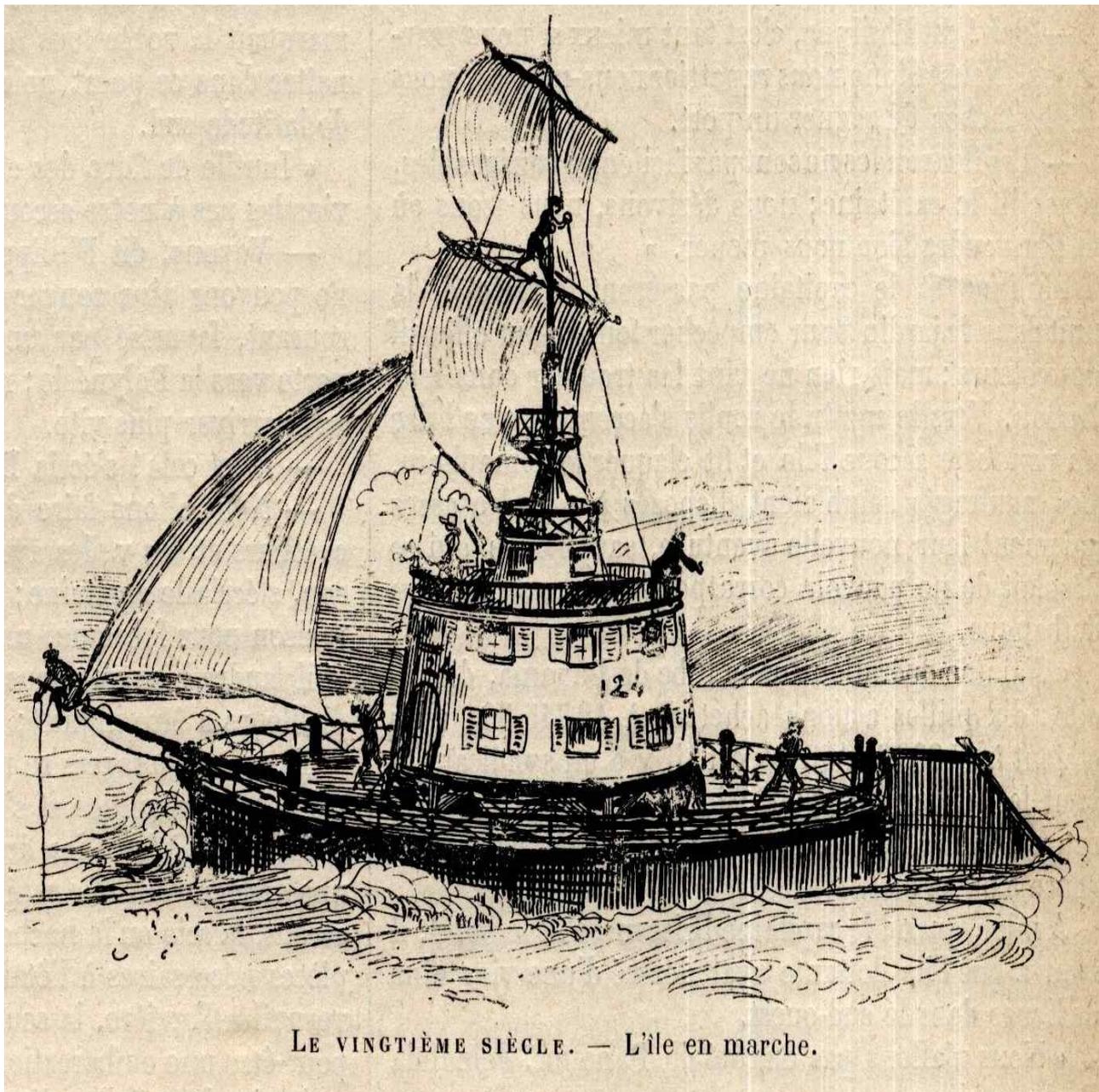
Une seule fois, après une semaine de navigation, on eut une alerte. Barbe, en permanence, avec la lorgnette du capitaine, sur le toit de la maison au pied du mât de signaux aperçut au loin un point noir. Toute la colonie accourut la rejoindre ; le capitaine, après avoir consulté la carte sur laquelle il marquait la route tous les jours à midi, crut reconnaître dans ce point noir l'île factice 188 sous le 9° de latitude sud.

« Inutile de faire des signaux, dit-il; le n° 188 ne viendra pas à notre secours.

- Voyons, dit Philippe, prenons un parti ; nous ne pouvons plus songer à retourner à Panama ; le courant, favorisé par une brise de N.-N.-E., nous porte vers la Polynésie ; mettons toutes voiles dehors pour arriver plus vite.
- C'est cela ! s'écria Barbe.
- Nous allons faire des vergues avec nos petits cocotiers et des voiles avec tous les draps de la maison, s'écria le capitaine ; je démolirai, s'il le faut, la maison pour

fabriquer un gouvernail pour notre île et il faudra bien que nous marchions ! Je commençais d'ailleurs à être inquiet ; nos vivres s'épuisent ! »

Tous les passagers se mirent à l'œuvre, les dames prirent des aiguilles et s'occupèrent fiévreusement à coudre bout à bout les draps de la maison pour faire une grande voile. Le capitaine et les matelots se lancèrent, la scie ou la hache à la main, pour réunir les pièces nécessaires à l'établissement d'un grand gouvernail à l'arrière, la seule pièce qui manquât à l'île pour être une embarcation complète.



Après deux jours d'un travail acharné, tout fut terminé ; le mât du sémaphore se garnit de deux grandes voiles et d'un perroquet ; un foc fut établi à l'avant, tandis qu'à l'arrière fonctionnait un gouvernail grossier mais immense, semblable à un gouvernail de chaland de rivière.

L'île 124, malgré sa forme ronde et sa lourdeur, était à peu près dirigeable ; le capitaine pouvait la maintenir dans sa route et profiter de toute la brise.

« Si la brise se maintient, dit le capitaine en prenant place au gouvernail, nous serons avant huit jours en pleine Polynésie ; nous tâcherons de gagner le port important de Taïti, où nous trouverons des paquebots pour Panama.

- Le seul danger, dit Philippe, serait de toucher un récif de corail.
- Nous en trouverons partout, dit le capitaine ; mais notre île n'a pas plus d'un mètre de tirant d'eau ; avec des précautions, nous passerons sans toucher. »

L'île 124 atteignit au bout d'une semaine, comme l'avait dit le capitaine, les premières îles polynésiennes ; les passagers aperçurent les myriades de petits récifs annulaires, œuvres des polypes constructeurs qui, lentement, ont couvert l'énorme étendue du Pacifique d'un semis d'archipels dont les îles, imperceptibles d'abord, mais s'élargissant et croissant sans arrêt, tendent peu à peu à se réunir.

Partout, à droite, à gauche, au nord et au sud, des îles pointaient du sein de la vaste mer, des îles de toutes grandeurs, entourées d'une ceinture de récifs écumeux. Il fallait naviguer avec la plus grande prudence, la sonde annonçait de très petites profondeurs et le fond de la mer était comme hérissé de pics madréporiques, îlots en formation destinés à paraître au-dessus des vagues dans un laps de temps facile à déterminer.

« Nous entrons dans la période critique de notre voyage, dit le capitaine; il faut redoubler d'attention. »

Le capitaine conserva le gouvernail, un matelot se mit à l'avant pour sonder, un autre à tribord et un à bâbord. Philippe resta sur le toit de la maison pour surveiller la mer et relier l'avant avec l'arrière.

On reconnut les îles Araktcheef, Narcisse et Moakimon, entourées d'un essaim d'îlots de formation nouvelle ; c'était bien le chemin de Taïti, et en admettant que l'on ne croisât aucun navire en route, on devait en quelques jours arriver à Taïti, Plusieurs fois des pirogues indigènes passèrent non loin de l'îlot. Les passagères montrèrent quelque étonnement de voir les sauvages polynésiens accoutrés de redingotes européennes et coiffés de chapeaux de haute forme.

« Parbleu, dit le capitaine, ils sont tous comme cela ; ils sont à peu près civilisés et ils ont renoncé depuis longtemps à leurs tatouages nationaux ; ils préfèrent nos vieux habits ; toute la défroque de l'Europe et de l'Amérique est envoyée en Océanie et colportée d'île en île... Ça sert de monnaie pour les trafiquants.

- Capitaine, dit Barbe, je ne demande pas à débarquer chez les habitants de ces îlots ; mais ne pourriez-vous pas me dire s'il n'y a pas, dans ces parages, de poste téléphonique ?
- Je n'en connais pas, Mademoiselle ; vu le peu d'importance des transactions commerciales, les indigènes n'auraient que faire du téléphone ; le premier bureau est à Taïti. »

Philippe, en permanence sur le toit de la maison, promenait des regards songeurs sur le fourmillement de petites îles semées sur l'Océan comme une sorte de voie lactée maritime, et il ne s'interrompait dans sa rêverie que pour demander au capitaine, du haut de son observatoire, quelques renseignements sur ces innombrables archipels.

Le capitaine, tout entier à la manœuvre, grommelait parfois :

- « Attention, attention, Monsieur ! vous ne surveillez pas suffisamment l'horizon, vous me laissez gouverner en plein sur ces brisants que l'on entend mugir à deux kilomètres d'ici... si vous ne me prévenez pas, il nous arrivera quelque anicroche.
- O solitudes du Pacifique ! s'écriait Philippe pour toute réponse, et dire qu'un jour viendra où, grâce à ces infatigables madrépores, les hommes trouveront ici un continent nouveau, pour y déverser le trop-plein de la population de nos vieilles terres !
- Tenez, dit Hélène en regardant au nord, voyez là-bas; on dirait une ligne d'hommes marchant sur la mer.
- Parbleu, dit le capitaine en regardant, ce n'est qu'un déménagement ; c'est une caravane d'indigènes qui passe d'une île dans une autre. On peut faire dès centaines de lieues en suivant les bas-fonds avec un mètre ou un mètre et demi d'eau à peine... un bain de pieds quoi ! Mais, je vous en prie, de l'œil partout, un bateau de trente mètres de largeur peut facilement raboter un écueil ! Si nous ne faisons pas attention, nous échouons... »

Ce qu'avait prévu le capitaine arriva. A peu de distance de Taïti, alors que l'on n'avait plus qu'une petite journée de navigation pour entrer au port, l'île 124 fut s'enfermer dans les pointes de coraux qui formaient une ceinture défensive à une charmante et pittoresque petite île couverte de cocotiers.

- « Touché ! cria le capitaine, combien d'eau ?



- Soixante-quinze centimètres, répondit le matelot de bâbord.
- Nous allons sauter à l'eau pour essayer de nous dégager, dit le capitaine en retirant sa veste.
- Arrêtez ! dit Philippe, je veux visiter cette île... j'ai une idée... une grande idée ! »

Et sans attendre personne, il sauta à l'eau, grimpa sur les brisants et trouva de l'autre côté une zone d'eau tranquille, à peine profonde de cinquante centimètres. En cinq minutes il l'eut traversée. On le vit escalader le talus de l'île et grimper sur un piton rocailleux et boisé qui semblait accuser une origine volcanique.

« Allons rejoindre Philippe, s'écria Hélène; il y a si longtemps que nous sommes emprisonnées.

- Une promenade aquatique ! fit Barbe.
- Demi-aquatique seulement, dit le capitaine, il y a si peu d'eau. »

Deux matelots furent laissés à la garde de l'île 124, le capitaine et les deux autres matelots se mirent à l'eau et prirent les dames dans leurs bras pour leur faire passer les brisants.

Quand ils arrivèrent à l'île et qu'ils eurent escaladé le petit piton, Philippe n'y était déjà plus ; il était descendu de l'autre côté et il marchait dans la mer pour rejoindre une seconde île éloignée de six cents mètres à peine.

En vain ils l'appelèrent et ils lui firent signe de revenir, Philippe continua sa route avec de l'eau tantôt jusqu'aux genoux et tantôt jusqu'aux hanches.

« Il n'y a pas de danger ? demanda Hélène au capitaine.

- Aucun, Madame, à part l'étroit chenal que nous suivions avec tant de peine, il n'y a pas d'eaux profondes par ici ; il y avait une autre route plus au nord pour aller à Taïti, la route des paquebots, mais le vent nous en a éloignés. »

Philippe était arrivé à la seconde île ; avec la lorgnette, on le vit faire le tour et reprendre encore l'eau à la pointe extrême du rivage.

« Est-ce qu'il va encore plus loin ? » demanda Hélène.

Philippe paraissait hésiter. D'autres îles chargées de petites forêts de cocotiers émergeaient à quelques kilomètres. Enfin Philippe parut se décider à rebrousser chemin : tournant le dos à ce petit archipel, il revint droit au premier îlot.

« Eh bien ! lui cria Barbe quand il aborda, tu oublies que nos instants sont précieux et que pendant que nous nous amusons aux paysages océaniques, j'ai mes cinq mille actions du tube de Panama qui baissent peut-être.

- Bah, dit Philippe, nous avons le temps ; le climat est superbe, la mer admirable ; le séjour dans ces petites îles doit être charmant ! Nous avons besoin de vivres frais et justement ces îlots abondent en cocos et en tortues... nous pouvons passer ici des semaines délicieuses.
- Papa l'a toujours dit, tu n'as pas l'esprit sérieux et pratique... Robinsonner dans cette île ? y songes-tu ? Et ma banque qui périclité sans moi à New-York ! Je suis en train de perdre peut-être des millions en ce moment !
- Tu les regagneras ici... ma grande idée...
- Il devient fou ! ... voudrais-tu par hasard entreprendre le commerce des noix de coco ?
- J'ai une grande idée, te dis-je, une immense idée qui va engendrer une colossale affaire financière ! Les canaux, les tubes terriens ou sous-marins ne sont rien auprès de ce que je vais entreprendre ! Tout à l'heure, quand je me promenais d'île en île, ce n'était pas pour le paysage, c'était pour ma grande idée... je faisais une promenade d'études. Depuis que nous sommes entrés en Polynésie j'examine, je médite, je calcule...
- Et tu nous fais échouer, navigateur distrait ! Et quelle est cette grande idée ?
- Voici !... ces innombrables îles éparpillées à la surface de l'océan Pacifique, resserrées en groupes et en archipels, sont destinées un jour à se souder ensemble, en petits noyaux d'abord, qui s'aggloméreront peu à peu pour former un continent solide... c'est l'œuvre mystérieuse qui s'élabore depuis des centaines de siècles au fond de l'Océan, par le ministère des infatigables madrépores, aidés souvent par des soulèvements brusques du fond de la mer. Lentement, l'une après l'autre, les îles sortent du sein de l'océan, d'abord à l'état de simples écueils, puis d'îlots dont la végétation s'empare !
- Eh bien ?
- Eh bien, mon idée, la voici : l'œuvre commencée par les madrépores, c'est à l'homme de l'achever ! Ce continent en formation, nous allons le terminer. De quoi s'agit-il ? D'aider tout simplement la nature qui tend peu à peu à réunir en une seule terre continentale ces longs chapelets d'îles polynésiennes ;... avec les ressources mises à notre disposition par la science, avec de puissants capitaux, cette construction d'un continent est possible, sinon facile ; les archipels fourniront l'ossature, la carcasse de notre continent, nous comblerons les détroits, les canaux, les lagunes, pour relier les îles les unes aux autres ! Ce sera la grande œuvre du XXe siècle ! nous léguerons une terre nouvelle à nos descendants. Les esprits aventureux se désolaient de n'avoir plus rien à découvrir sur notre planète, nos pères ne connaissaient que cinq parties du monde, nous allons leur en donner une sixième ! Les six cents millions d'habitants de notre vieille Europe s'y trouvent bien à l'étroit ; nous allons leur fournir une terre nouvelle, bien neuve celle-ci, des espaces sans bornes, des champs illimités pour leur activité... Et quels avantages ! Les autres continents, l'homme les a trouvés tout faits ; il a dû les prendre, tels

quels, avec leurs inconvénients et leurs défauts... Trop d'eau par endroits, trop de montagnes sur d'autres points, des espaces immenses sans un cours d'eau ; que sais-je ? Notre continent à nous, nous le ferons le plus commode possible, nous ferons courir partout des fleuves et des cours d'eau fertilisateurs, nous ménagerons des ports, des lacs.

- Et les difficultés ? fit Barbe; c'est très beau, mais tu ne comptes pas les difficultés.
- Toutes les entreprises, les petites comme les grandes, ont des difficultés à éviter ou à dominer, des obstacles à franchir ! Des difficultés soit, mais pas d'impossibilités ! Déjà sur bien des points, on peut communiquer d'île en île, à pied, par des sortes de lagunes à peine couvertes d'un mètre et demi d'eau.
- En résumé, il y a peut-être une idée à étudier.
- A exécuter ! s'écria Philippe, Ah ! je ne suis ni sérieux ni pratique: eh bien, nous allons voir ! je construirai mon sixième continent !
- Et comment l'appelleras-tu ? fit Barbe en riant. Tu fais plus que conquérir ou découvrir, tu bâtis. Bien plus que Colomb ou Améric Vespuce, tu as le droit de baptiser.
- Je l'appellerai l'*Hélénie*, répondit Philippe en regardant sa femme. Maintenant, tout bien réfléchi, il est inutile de perdre notre temps sur cet îlot. Tâchons de remettre notre île 124 à flot et gagnons rapidement Taïti.
- C'est fait ! l'embarcation est remise en état de naviguer, dit le capitaine : il n'y avait pas d'avaries graves.
- Embarquons ! dit Philippe, et suivons bien le canal, cette fois, pour éviter un nouvel échouage. »

En quelques heures, l'île 124 réussit à sortir des bas-fonds et à trouver un chenal large de plus de deux kilomètres, avec quinze ou vingt mètres d'eau. Pour plus de sûreté, le capitaine alla s'amarrer pour la nuit aux cocotiers d'un îlot d'accès facile. Quand le jour revint, on mit toutes voiles dehors avec l'espoir d'arriver à Taïti dans l'après-midi. Un sloop taïtien, rencontré vers midi, vint reconnaître l'étrange embarcation et la remorqua jusqu'au port de Papeïti, la capitale de l'île.

« Enfin ! » dit Barbe en courant, aussitôt débarquée, aux bureaux du téléphone international.

Philippe l'avait suivie. Lorsqu'elle eut achevé de communiquer avec ses commis de New-York, Philippe s'empara du téléphone et se mit en communication avec M. Ponto père, à Paris.

Ce jour-là, les employés du téléphone de Taïti ne purent fermer leurs bureaux à l'heure ordinaire, car leur client les retint jusqu'à plus de minuit. Philippe expliquait son idée, discutait et, en fin de compte, réussissait à convertir son père.

« Grande idée ! colossale idée ! plus fort que Christophe Colomb ! dit enfin M. Ponto. Il y aura des difficultés énormes ; mais nous les surmonterons ! C'est la grande maison Ponto qui donnera au monde son sixième continent !... Superbe, merveilleux, gigantesque ! Je vais céder mes autres entreprises, le Parc européen est terminé, le Tube transatlantique marche tout seul et l'idée de la transformation de la France en société financière a fait un grand pas dans l'esprit public, je puis donc m'occuper d'autre chose... Reste à Taïti ; je vais acheter une demi-douzaine de navires et t'envoyer une commission d'études composée d'ingénieurs, de marins, de géographes ; cette commission parcourra la Polynésie sous ta direction, opérera des sondages, lèvera des cartes, pointera jusqu'aux moindres îlots et nous établira un projet de continent... Quant au côté financier, c'est mon affaire, je vais lancer une première émission d'actions ! »

Et dès le lendemain le monde retentissait de la grande nouvelle. La sensation fut énorme. La colossale entreprise de la maison Ponto venait au bon moment. Les excédents de population dans les cinq parties du monde préoccupaient justement les penseurs. Cette terre qui allait manquer à l'homme, l'homme allait la faire lui-même. Tout le monde applaudit, sans douter un instant de la réussite.

Jusqu'où s'arrêtera l'esprit d'entreprise moderne ?

Après la construction d'un continent, que restera-t-il à faire ?... s'emparer des espaces interplanétaires, briser les liens misérables qui retiennent la navigation aérienne dans notre zone atmosphérique, coloniser notre satellite et communiquer avec les autres planètes, nos compagnes de route dans les champs de l'azur... Ce sera l'œuvre de nos descendants du XXI<sup>e</sup> siècle ! Déjà les savants électriciens, avec une simple dépense de soixante-quinze millions, par l'emploi, dans des proportions gigantesques, des incommensurables forces électriques dans la grande usine construite sur le pic du Midi aux Pyrénées, ont pu en quinze jours rapprocher la lune jusqu'à la distance de six cent soixante-quinze kilomètres, un peu plus que la distance de Paris à Lyon. Le disque de notre satellite, énormément grandi, éclaire merveilleusement nos nuits et laisse apercevoir à l'œil nu les moindres détails de sa géographie. La lune est habitée, nul doute ne peut subsister maintenant, et l'on parle d'envoyer une commission scientifique dans un aérostat spécialement construit pour la traversée des couches atmosphériques !

L'enthousiasme des savants et du public gagna les financiers ; de puissants banquiers proposèrent à M. Ponto de s'associer avec lui pour faire tous les fonds de l'entreprise sans recourir au public, de façon à pouvoir disposer sans contrôle du continent construit; mais M. Ponto, refusant le concours des manieurs d'argent et des banques après aux bénéfices, lança l'affaire en émission publique.

Le même jour, les murs de toutes les villes du monde se couvrirent d'affiches ainsi conçues:

|                                                                                                                                                                                                                                                                                                                      |
|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| <p>CONSTRUCTION D'UN SIXIÈME CONTINENT<br/>dans l'océan Pacifique<br/>par la réunion des archipels, groupes, îles<br/>et îlots polynésiens<br/>en une vaste terre continentale.</p> <hr/> <p>ÉMISSION de deux millions d'actions de 10,000 fr. chacune<br/>1,000 fr. en souscrivant, 9,000 fr. à la répartition.</p> |
|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|

Jamais succès ne fut plus complet, la souscription fut couverte cent douze fois !

A Taïti, la commission d'études fut reçue avec les plus grands honneurs. La reine Pomaré XII, ayant Philippe Ponto à sa droite, donna une audience solennelle aux savants européens et leur distribua les croix de son ordre avec une véritable profusion. Les opérations, immédiatement commencées, furent menées avec la grande rapidité et avec l'ensemble que les puissantes ressources de la Compagnie permettaient d'imprimer à l'œuvre.

Pendant que des ingénieurs et des marins, jetés sur tous les points de la Polynésie, poursuivaient leurs études physiques, orographiques et hydrographiques, d'autres ingénieurs construisaient des hangars pour les travailleurs, des machines, des appareils destinés à être chargés de blocs de granit et coulés dans les bas-fonds. D'autres savants parcouraient l'Inde et l'Amérique à la recherche de roches et de terres végétales.

Sous leurs ordres on faisait sauter à la dynamite des morceaux entiers de montagnes, des pics de l'Himalaya et des montagnes Rocheuses ; on les charriait sur des voies ferrées construites spécialement pour l'entreprise jusqu'aux ports les plus proches où des transports devaient les prendre pour les conduire sur des points déterminés.

M. Ponto cherchait autant que possible à faire d'une pierre deux coups. En prenant ses rocs, il ouvrait des passages dans les montagnes et créait des voies de communication nouvelles ; il fit construire d'énormes et ingénieuses machines, des dragueurs-transporteurs monstrueux qui déblayèrent les estuaires du Gange et du Mississipi, du Rhône, du Pô, de la Gironde et de la Somme et transportèrent des milliards de mètres cubes de sable dans les canaux océaniques où ils furent coulés par-dessus le premier lit de roches. Sur tous les points, dans le grand Océan découpé en vingt sections de deux cents chantiers chacune, les travailleurs et les machines étaient à l'œuvre, on coulait des blocs de granit dans les bas-fonds, on construisait des digues, des massifs centraux, autour desquels des piliers électriques enfonçaient d'énormes pieux sur lesquels on entassait les débris de roches et de gigantesques pièces de charpentes formant des cadres pour retenir les pierres. Les îles se reliaient peu à peu. Suivant le grand plan du continent futur soigneusement étudié dans tous ses détails, déterminé avec la plus rigoureuse précision, les ingénieurs ménageaient soigneusement des canaux qui devaient servir de lits aux fleuves futurs et réservaient dans les bas-fonds trop étendus, des lacs, ou tout à fait fermés, ou communiquant entre eux par des rivières. Quand on avait obtenu une lagune fermée entre deux groupes d'îles, on desséchait cette lagune par les moyens employés jadis dans les polders de la Hollande, et à la place de la mer on jetait sur ce sol un lit de terre végétale, enlevée par énormes tranches dans les riches provinces de l'Inde.

Les travaux sous-marins, le dessèchement des golfes mettaient à jour d'immenses champs de corail dont on se contentait d'enlever des échantillons, des poissons

inconnus surpris dans les roches, et souvent, lugubres trouvailles, des carcasses de navires ensevelis depuis des siècles sous le vert et mouvant linceul, dans le cimetière liquide des navigateurs.

En même temps on établissait de vastes pépinières où toutes les espèces d'arbres utiles ou agréables, pouvant convenir au climat océanien, étaient réunis par millions de pieds ou boutures, et dès qu'une portion de territoire se trouvait conquise, des légions d'ouvriers s'en emparaient pour y planter des forêts régulières.

Aujourd'hui l'avenir de la grande entreprise est assuré. La construction du sixième continent est très avancée et déjà, dans les parties terminées, des troupes nombreuses d'émigrants sont venues s'installer, construisant des villes sur des points indiqués par la Compagnie, cultivant les terres autour des villes et transformant le reste en territoires de pacage. D'importantes cités industrielles se sont élevées d'elles-mêmes près des chantiers de la Compagnie, pour fournir aux travailleurs tous les instruments, aliments et objets nécessaires.

Déjà des institutions politiques fonctionnent. Les petits royaumes indigènes ont été respectés ; mais ils sont entrés dans la grande confédération dont le plan, élaboré par Philippe Ponto, a été approuvé par les assemblées d'actionnaires. Tout le continent se trouve divisé en dix grandes provinces : Marshall, Samoa, Tonga, Cook, Taïti, Pomotou, Noukahiva, Bougainville, Viti et Toubouaï, à peu près égales entre elles et subdivisées en préfectures et sous-préfectures.

Une Chambre des députés, nommée par les provinces terminées et par les électeurs indigènes, s'est réunie à Taïti, instituée capitale provisoire en attendant l'achèvement d'une superbe capitale centrale, en construction sur l'îlot où l'île 124 est venue s'échouer.

Le premier acte du premier parlement du sixième continent à sa première séance, a été le vote d'une adresse de remerciements à Philippe Ponto, son élection au poste de président de la grande Confédération océanienne et la confirmation officielle du nom donné au continent nouveau par son auteur, l'HÉLÉNIE.

Le sol tout neuf de la nouvelle partie du monde a déjà donné sa première moisson ; sous l'excellent climat océanien il paraît doué d'une fécondité remarquable et promet de réunir aussi bien les céréales de la plantureuse Europe que les exubérances végétales des pays du tropique. Pour la flore, l'Hélénie sera comme un résumé des autres continents, et quant à la faune, on comprend que la commission d'acclimatation ne s'occupera que des espèces utiles.

M. Ponto père est heureux, il est président honoraire. Il a l'intention de laisser sa banque de Paris à sa fille Barnabette, d'abandonner complètement sa banque de New-York à sa fille Barbe et de venir se fixer en Hélénie.

Quant à Mme Ponto, elle s'occupe activement d'organiser l'émigration féminine en Océanie ; son seul chagrin est de n'avoir pu obtenir la concession d'une province pour l'établissement d'une république féminine. Inutile de dire que Hélène, première citoyenne de l'Hélénie, est au comble du bonheur. Philippe a déjà un héritier. On parle de rendre la dignité de président héréditaire dans la famille Ponto. Dans tous les cas, le

fils de Philippe est assuré de porter la couronne de Taïti. Sa Majesté Pomaré XII, n'ayant pas de descendants, lui a légué son royaume.

L'inauguration solennelle du continent en construction est annoncée officiellement pour le 1er janvier 1960. Des trains de plaisir amèneront les curieux de tous les pays, les représentants de la presse et des gouvernements, aux fêtes qui célébreront la merveilleuse victoire du travail et de la science sur les forces brutales de l'Océan.

La sixième partie du monde aura-t-elle les destinées magnifiques de sa mère la vieille Europe ? L'histoire un jour le dira.

**FIN**

**A. ROBIDA**



LE VINGTIÈME SIÈCLE. — Les travaux de construction du sixième continent.